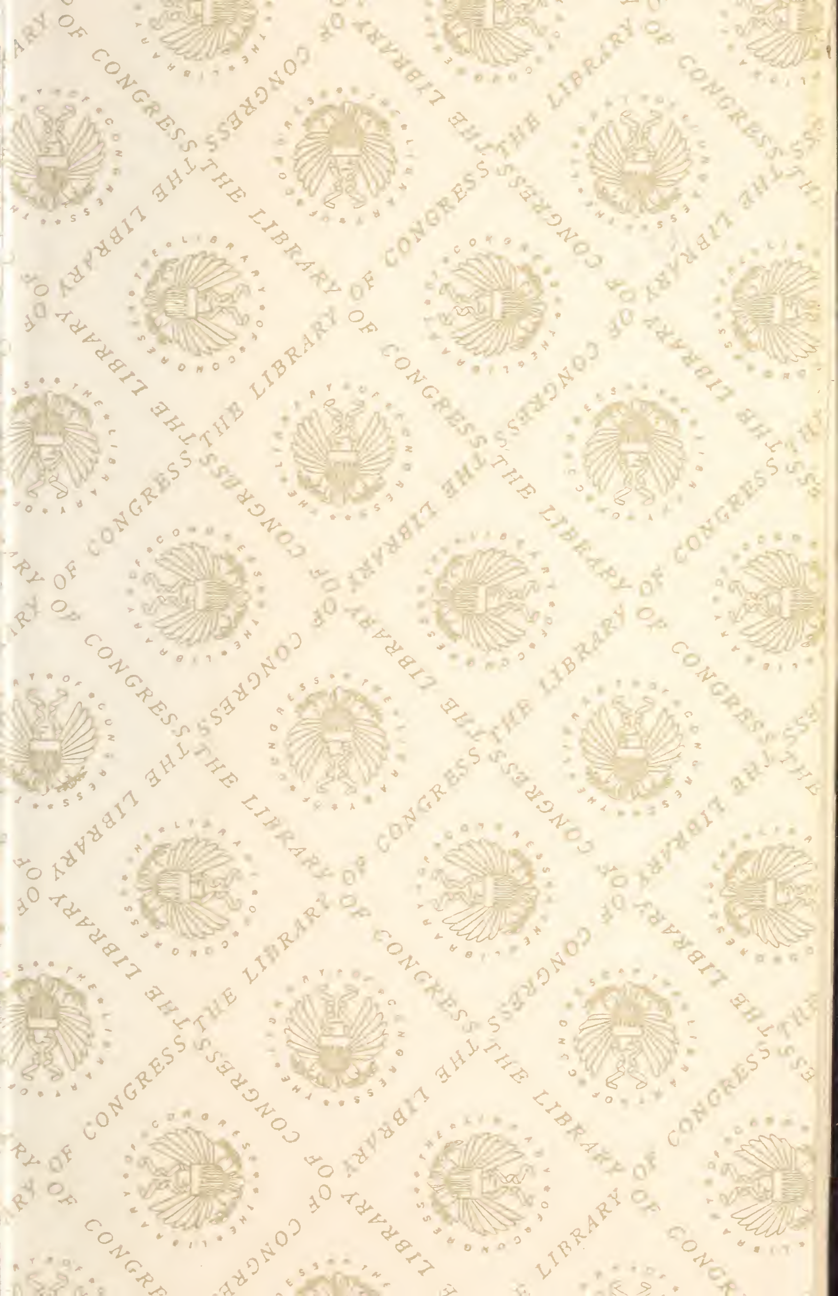



THE LIBRARY OF CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS

Aan mijn Vriend C v Ozenbrugge
ter gelegenheid zyner verhuizing.
's Hage den 6 Mei 1840 S. R. B.

LES AVENTURES

DE

TIEL ULENSPIEGEL.

Vignettes gravées a l'École Royale de Bruxelles,
sous la direction de M. Brown.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS.


W. Brown



ÉDITION PUBLIÉE
PAR
DELEPIERRE.
LES
AVENTURES
DE
TIEL
ULENSPIEGEL
ILLUSTRÉES
PAR
LAUTERS.
LA HAYE.
1840



PRÉFACE.



A côté du roi Dagobert, de Jean de Nivelles et de Gribouille, parmi les célébrités populaires qui rappellent de joyeuses idées, il en est peu qui puissent se flatter d'une renommée aussi constante et aussi étendue que Tiel Ulenspiegel; si ce n'est peut-être le personnage allégorique du Juif-Errant, auquel on

peut joindre deux fictions : Cadet-Roussel et Jocrisse.

Ce n'est pas seulement en Belgique et en Allemagne, mais en Suisse, en France, en Pologne, en Angleterre, en Italie même que son souvenir est cher et qu'il est réjouissant. Son nom a produit un mot piquant, *espiègle*, qui ne s'applique qu'au farceur à la fois malicieux et spirituel, et ce mot est devenu académique : honneur que les héros vulgaires n'ont pas souvent partagé.

On place généralement l'époque de la vie d'Ulenspiegel dans la seconde moitié du treizième siècle. Pourtant Karl Flogel le fait vivre dans la première moitié du quatorzième. Il s'appuie sur une pierre tumulaire, consacrée à la mémoire d'Ulenspiegel et placée au cimetière de Mollen, à quatre lieues de Lubeck, avec le millésime de 1350. On lisait jadis sur cette pierre une inscription allemande constatant le nom et la bonne mémoire du défunt. Gesner ne la retrouva plus en 1754 ; il n'en restait que la représentation gravée d'un chat-huant et d'un miroir. Mais en recherchant les traces d'Ulenspiegel à Mollen,

où plusieurs familles croient posséder son portrait, Gesner vit, dans une armoire de la chambre du conseil communal, une vieille cotte de mailles qu'on lui dit avoir été un des habits du farceur.

D'un autre côté, les Flamands savent tous, ou presque tous, qu'il y avait (et ce monument n'a disparu que depuis peu, si toutefois il n'existe plus) au pied de la tour de la grande église de Damme, une pierre tumulaire également élevée à la gracieuse commémoration d'Ulenspiegel ; sur cette pierre était sculpté un hibou posé sur un miroir. On y lisait une inscription, que Van Merlen a conservée au bas du portrait, fantastique sans doute, qu'il a gravé de notre héros : — « Arrête-toi, passant; regarde; » Ulenspiegel repose ici; prie Dieu pour le salut de » ce joyeux bouffon; mort en l'année 1301 *. »

On a conclu, de cette différence de date, entre le monument de Damme et celui de Mollen, qu'il y a eu

* Sta, viator; Thylium Ulenspiegel aspice sedentem, et pro ludii et morologi salute deum precare suppl. Obiit anno 1301.

probablement deux Ulenspiegel, le père né en Flandre, le fils né en Saxe; et que des aventures confondues de ces deux gaillards on a fait un seul recueil. — La chose n'est pas impossible.

Car nous ne pouvons admettre les rêveries de quelques vieux doctes, ennemis de la joie et de l'esprit délié, qui ont gravement discuté la question de savoir s'il exista jamais un personnage du nom d'Ulenspiegel*. Sans parler de la Flandre où sa mémoire est si vivace, plusieurs villes d'Allemagne ont religieusement conservé les vestiges de son séjour dans leurs murs; on montre toujours à Aix-la-Chapelle, auprès de la tour de Granus, la petite maison qu'il occupa; Nuremberg, Prague, Mollen, Lubeck, vingt autres cités du nord ont des monuments aussi graves. Nous repousserons donc l'assertion hasardée

* Dans une savante publication qui a paru en Allemagne en 1812, on résout négativement la question: « Vécut-il » réellement un individu appelé Tiel Ulenspiegel? » Dans les *Vaterl. Archiv.,* tome III, page 318, le conseiller Blumenbach combat, par de bonnes preuves, cette opinion, qu'une foule de témoignages renversent d'ailleurs.

de Paquot, que la pierre de Damme pourrait bien être le tombeau du spirituel Jacques Van Maerland. Voici les propres paroles de ce savant : « Van Maerland » était représenté sur sa tombe de marbre, en doc- » teur de philosophie, lisant sur un pupitre. L'oiseau » de Minerve, symbole de la vigilance, paraissait à » ses côtés. Cette effigie ayant été usée, on prit le » pupitre pour un miroir ; et en y joignant le nom de » l'oiseau dont je viens de parler, on en forma l'heu- » reux nom d'Ulenspiegel, c'est-à-dire miroir des » hibous. Ensuite on bâtit sur ce fondement la mer- » veilleuse histoire d'Ulenspiegel, qu'on a mise dans » toutes les langues, et qui s'est répandue dans » l'Europe. »

Mais il n'est pas permis de détruire aussi légèrement toutes les convictions du passé ; c'est ressembler à ces prétendus critiques qui ont nié Lucrèce et les Horaces ; c'est se joindre au père Hardouin, qui rejetait l'existence de Cicéron et de Virgile.

Outre l'inscription que nous citions tout à l'heure, et qui ne nous paraît pas avoir été imaginée, est-il

croyable qu'Ulenspiegel, dont tout le Nord connaissait l'histoire au commencement du quinzième siècle, ne doive son existence qu'à une espèce de quiproquo, produit par le hasard dans un coin de la Flandre? non assurément; et ce qui a pu ranger Paquot dans le petit nombre de ceux qui ont mis en doute l'existence d'Ulenspiegel, c'est que Van Maerland est mort aussi en 1301 ; que le nom d'Ulenspiegel a toute la semblance d'une allégorie ; qu'on a surchargé son histoire de farces et de tours indécents ou stupides, dont il est probable qu'il fut innocent. De ce que le conseiller de Grave a lâché les rênes à son imagination à propos d'Ulysse, de ce qu'il lui fait fonder Flessingue, de ce qu'il le promène sur l'Escaut, il ne s'en suit nullement qu'on doive douter de l'existence du père de Télémaque.

On a publié de la vie d'Ulenspiegel une multitude de variantes en toutes langues. La Flandre, qui le réclame, réclame aussi son premier historien. Il est certain que les plus anciens exemplaires de ce livre sont en vieux flamand, que quelques prétentions ap-

pellent saxon ou bas allemand. Jusqu'à la fin du quinzième siècle il n'y avait pas de différence entre ces idiomes.

Albert Durer, dans le journal de son voyage, dit qu'il acheta deux exemplaires d'Ulenspiegel dans les Pays-Bas. La plus vieille traduction française est donnée comme *nouvellement revue et traduite du flameng*. On lit la même chose au titre de l'édition d'Anvers, 1579. Jean Nemius en 1558 à Bois-le-Duc, et Gilles Omma, (Œgidius Periander) en 1567 à Bruxelles, traduisirent en vers latins les aventures d'Ulenspiegel; et l'on peut dire que c'est sur le principal théâtre de ses exploits qu'on s'escrima le plus à écrire son histoire.

Dans le dessein de reproduire cette vie d'aventures, comme un monument national, et voulant faire un livre à l'adresse de tout le monde, nous avons donc rassemblé les nombreuses éditions si diverses de cette histoire; et en appelant à notre aide tous nos amis, en compilant, rajustant et confrontant les récits flamands, allemands, français, italiens, anglais

et latins, nous avons restitué, par un travail qui est à nous, l'histoire naïve, la plus complète jusqu'ici, de la vie aventureuse de Tiel Ulenspiegel.

Nous avons écarté quelques grossièretés intercalées par des écrivains tard venus. Mais nous avons fidèlement laissé au héros ses grosses malices, ses bêtises, ses friponneries et certains traits qui lui ont fait donner par les peintres un cochon pour compagnie.

C'est un type de l'esprit d'une époque, — qui n'est pas la nôtre.



ÜLENSPIEGEL.

Olim scurra fuit, nostris notissimus oris,

. . . .

Noctua Cecropiæ dederat cui sacra Minervæ
Et speculum falsis nomen imaginibus.

MELANDRI, *Joco-Seria*.





De la Naissance et du Baptême d'Ulenspiegel.

Vers le milieu du treizième siècle (Marguerite la Noire régnait alors sur les Flamands), il y avait en Flandre, au bourg de Knesselaere, un homme de bien qui s'appelait Nicolas Tiel. Anna Werbeck était sa femme. Ils avaient longtemps demandé au

ciel qu'il leur accordât un fils ; et leurs vœux enfin venaient d'être exaucés.

Dès que le petit enfant eût jeté ses premiers cris, son père voulut qu'il fût porté à l'église, pour y être baptisé. On ne sait quel nom lui imposa le prêtre. Mais par la suite, et pour les raisons que l'on verra, on lui donna le surnom d'Ulenspiegel, qui veut dire *miroir du hibou*; et d'autant qu'autrefois cet oiseau fut consacré à Minerve, il se peut que par-là on ait voulu entendre *miroir de sagesse.*

Les voisins et les voisines avaient été invités, selon l'usage, ainsi que les parents, à la cérémonie du baptême. En sortant de l'église, la compagnie se rendit toute joyeuse au cabaret, où le père du nouveau-né voulut que l'on bût copieusement, tant il avait le cœur en liesse à cause de son fils.

Lorsque le jour baissa et qu'il fallut retourner au logis, la sage-femme qui portait l'enfant se mit en tête de la troupe, ayant à côté d'elle le bonhomme Nicolas. Ils marchaient en joviale humeur ; et comme il fallait passer un méchant pont quelque peu délabré, l'accoucheuse, déviant dans ses pas, soit à cause de

l'obscurité qui commençait à s'épaissir, soit que pour mieux témoigner son contentement elle eût trop bu



d'un coup, tomba avec le petit Ulenspiegel dans le fossé, qui heureusement alors était presque sans eau,

mais très-bourbeux. L'assistance de quelques-uns de la compagnie la tira de là, sans autre mésaventure; et comme la mauvaise herbe ne périt point (c'est la réflexion d'un historien allemand de notre héros), Ulenspiegel ne fut de cet accident que légèrement crotté.

Tous étant rentrés à la maison, on fit tiédir de l'eau pour laver la sage-femme et l'enfant. Ainsi s'explique ce qui a été dit par de mauvais plaisants que Tiel Ulenspiegel reçut le même jour trois baptêmes; à savoir le baptême d'eau froide, le baptême d'eau sale et le baptême d'eau chaude. Et ce fut là le commencement de la singulière destinée d'Ulenspiegel.



Comment le petit Ulenspiegel répondit à un Cavalier.

Ulenspiegel grandit heureusement. Dès qu'il commença à marcher, il montra des dispositions extraordinaires à l'agilité et à la souplesse. Ses cabrioles

grotesques, ses petites mines et ses gambades lui donnaient tout à fait l'air d'un singe habillé ; tous ses historiens sont d'accord là-dessus ; et quand son intelligence se développa, il laissa voir tous les signes d'un esprit malicieux et rusé.

Les bonnes gens de Knesselaere hochaient la tête, n'augurant pas chance heureuse des imaginations futées et matoises de cet enfant. Mais dans le commencement, son père, qui le chérissait d'un amour aveugle, riait et se frottait les mains à tous ses tours, n'en voyant que le côté spirituel et la partie ingénieuse.

De fait, le petit drôle donna lieu plusieurs fois à cette satisfaction paternelle, par des traits plaisants dont il nous faut raconter un ou deux.

Un jour (Ulenspiegel pouvait avoir cinq ou six ans) ses parents étant sortis aux champs, l'avaient laissé seul gardien du logis. Il survint d'aventure un voyageur, qui allait à cheval. Voulant demander son chemin et ne voyant personne dehors, il s'avança jusqu'à la porte de Nicolas Tiel, laquelle était faite comme il arrive souvent à la campagne, divisée en

deux ventaux, dont celui d'en bas était fermé, tandis que celui d'en haut restait ouvert pour donner du jour à la chambre, qui n'avait guère d'autre fenêtre. Le cavalier poussa la tête de sa monture dans



la baie, et s'y penchant lui-même comme pour aller à la découverte, il cria :

— N'y a-t-il personne ici?

— Il y a, répondit vivement Ulenspiegel, un homme et demi et une tête de cheval, car vous êtes à mi-corps dans la maison, et moi j'y suis tout entier.

Le voyageur se mit à rire; puis il reprit doucement :

— Et me diriez-vous, mon petit ami, où sont votre père et votre mère?

— Mon père, répondit l'enfant, est allé rendre plus mauvais ce qui l'est déjà; ma mère est sortie pour une affaire, dont elle ne retirera que honte ou dommage.

— Voilà ce que je ne saurais comprendre, dit l'étranger, pour qui ces paroles étaient des énigmes qui le rendaient tout émerveillé.

Ulenspiegel s'expliqua donc.

— Mon père travaille, dit-il, à un sentier qu'on a formé à travers les blés; il y creuse des trous afin qu'on n'y passe plus. Ma mère est allée emprunter du pain; de sorte que, pour elle, si elle en rend trop, ce sera dommage, si elle en rend trop peu, ce sera honte.

Le voyageur, ne pouvant s'arrêter davantage, complimenta l'enfant sur son esprit; après quoi il lui dit encore :

— Mais vous, mon beau fils, qui êtes si habile, ne pouvez-vous me dire où je dois prendre mon chemin, pour aller à Gand et ne pas m'égarer?

— Allez, répliqua Ulenspiegel, par où vont les oies que vous voyez là-bas.

L'homme piqua son cheval et suivit les oies, qui le conduisirent à travers une humide prairie et bientôt se jetèrent, en secouant leurs ailes, dans un maré-



cage sans issue. Les voyant nager, et ne sachant les suivre plus loin, il revint sur ses pas.

— Mais, dit-il à Ulenspiegel, les oies se sont jetées à l'eau.

— Je vous ai dit, répliqua l'enfant, d'aller par où elles vont et non par où elles nagent.

L'étranger, ne pouvant rien tirer de plus du petit Ulenspiegel, et reconnaissant bien qu'on le raillerait de se fâcher, prit le parti de rire encore et de chercher ailleurs ses renseignements.

Il s'éloigna donc, très-ébahi de la subtilité de cet enfant.



Comment le père d'Ulenspiegel se promena à cheval avec son fils.

Ulenspiegel n'avait pas huit ans, que déjà la renommée de sa malice remplissait tout le voisinage, et fronçait les sourcils des gens moroses. Des plaintes nombreuses arrivaient tous les jours à son père; on l'accusait de tant de méchancetés et mauvais tours, que le bonhomme, quoi qu'il n'en sût rien remarquer par lui-même, commençait à s'en troubler. L'enfant s'excusait toujours, disant qu'il ne faisait mal à personne.

— Mais, ajouta-t-il, cher père, si vous voulez ac-

quérir la preuve que tout ce qu'on vous dit de moi n'est que mauvaise intention de la part de nos voisins, montez sur votre cheval, prenez-moi derrière vous, traversons le bourg, et vous verrez que nous ne passerons nulle part sans que les gens n'aient à gloser sur mon compte.

— C'est bon, répliqua Nicolas Tiel; je ferai cela.

Et le lendemain, il sortit sur son cheval, ayant placé son fils en croupe.

Pendant qu'ils traversaient le bourg, Ulenspiegel levait tout doucement sa chemise et montrait son derrière aux passants.

A l'aspect de ce miroir de nouvelle espèce, selon l'expression de l'éditeur de Stuttgard, les bonnes gens disaient tout haut : Voyez ce petit malicieux !

— Vous l'entendez, cher père, ripostait aussitôt l'enfant; je ne fais mal à personne, et ils m'appellent malicieux !

— C'est singulier, dit Nicolas.

Puis, pour s'éclairer complètement, il prit son fils, le mit devant lui, sur le cheval, et continua à marcher, surveillant tous ses mouvements.



Ulenspiegel, sans que son père s'en aperçût, se mit à faire à chaque personne qui passait une moqueuse grimace, en tirant la langue aussi grande qu'il pouvait; et derechef les gens disaient :

— Voyez quel petit vaurien est cet enfant!

— Il faut, dit à part soi Nicolas Tiel, sans deviner la cause de ces exclamations, que mon fils soit

né sous une influence malheureuse, ou que les gens de céans soient envieux de son grand esprit, puisque, bien qu'il se tienne en repos, on le déteste.

Et il s'en revint en sa maison tout pensif.

IV

De la soupe des enfants et de la vengeance d'Ulenspiegel.

Il y avait, à Knesselaere, un paysan de grande avarice. Il venait de tuer son cochon; et c'était l'usage, en pareille circonstance, de faire une soupe grasse et abondante avec le bouillon des boudins, andouilles, fricadelles et autres menues pièces qu'on fait cuire toutes fraîches, et d'en régaler les enfants du village. Ce mauvais homme, à qui une telle coutume déplaisait à cause de son humeur, résolut d'en faire passer le goût aux enfants; pour cela, il fit bouillir une soupe si épaisse, qu'elle eût étouffé les chiens; et quand les pauvres enfants furent assis autour de la table, il ferma sa porte et leur signifia

qu'ils eussent à manger sans boire toute cette chaudière de potage, que volontiers on eût pris pour du mortier.

Les petits eurent beau faire mine de s'étrangler, le fermier les contraignit à grands coups de gaule de manger tout jusqu'au fond.



Il en voulait surtout à Ulenspiegel, et l'avait si fort maltraité, que le malin garçon en conservait bonne rancune. Sans rien dire de son projet, il se munit de vingt longues ficelles, qu'il lia toutes ensemble par le milieu; à chacun des quarante bouts de son piége, il attacha une croute de pain et jeta le tout dans la cour du paysan. On comptait là une qua-

rantaine de poules. Chaque volatile se précipita sur une croute et l'avala avec gloutonnerie ; après quoi, toutes de tirer l'une sur l'autre à grands battements d'ailes, tendant la langue et se tordant le gosier.

Au bruit qui se fit, le paysan accourut ; voyant toutes ses poules ainsi prises, il aperçut en même temps Ulenspiegel qui lui dit en gagnant des jambes :

— Je vous paie, bon sournois, l'intérêt de votre soupe.



V

Comment Ulenspiegel dansait sur la corde, et du tour qu'il joua aux enfants.

A peu de temps de là, Nicolas Tiel, soit qu'il eût éprouvé quelques désastres, à cause des guerres in-

testines qui alors de temps en temps désolaient la Flandre, soit que les méchancetés de son fils lui eussent attiré trop de peines, se trouva obligé de quitter son bon pays de Knesselaere et d'aller s'établir à Coolkerke. C'était le village de sa femme, situé sur un petit canal, entre Damme et Bruges. Bientôt après le chagrin et l'ennui firent qu'il passa de vie à trépas.

Anna Werbeck, sa femme, étant ainsi demeurée veuve, vécut tristement avec son fils, dont elle blâmait tous les jours la conduite; et elle mangea le peu qui lui restait; si bien que le ménage ne tarda pas à tomber dans la misère.

La bonne femme, qui n'était pas aussi douce que Nicolas, voulait que son fils apprît un métier pour la soutenir. Mais, malgré les corrections qu'elle ne lui épargnait pas, l'enfant ne pouvait se plier à aucun travail; souvent il s'échappait et courait à Bruges, où la comtesse de Flandres parfois tenait sa cour; et quand des Bohémiens ou autres bateleurs et charlatans faisaient leur spectacle sur les places publiques, il apprenait d'eux une bonne malice ou quelque tromperie.

C'est dans ces petites excursions qu'il se dressa à l'art de danser sur la corde; et il se décida à faire ce métier pour gagner quelque argent.

Un jour que dans le village de Koolkerke il dansait sur une corde tendue au-dessus de l'eau, et attachée de chaque côté à la barre d'une fenêtre, comme il s'évertuait en facétieux tours d'adresse pour amuser les curieux, sa mère vint toute courroucée à l'une des fenêtres et avec un grand couteau elle coupa la corde; Ulenspiegel tomba dans l'eau, à la grande joie des spectateurs, et surtout aux longues moqueries des enfants. Il savait nager assez bien pour se tirer de là; et supportant très-bien l'emportement de sa mère, il garda une solide rancune aux petits garçons qui le baffouaient.

Mais, cachant sous une apparence de joyeuse mine, ce qu'il méditait, il fit bonne contenance, et annonça pour le lendemain des choses plus surprenantes que les tours de ce jour-là.

Le lendemain, qui était un lundi, il revint en effet, tendit sa corde au-dessus de l'eau, à quelques maisons plus bas, fit deux ou trois cabrioles diver-

tissantes ; puis il dit aux enfants qui le regardaient :

— Vous allez, s'il vous plaît, voir à présent une chose merveilleuse, pour laquelle il faut que chacun de vous me veuille bien prêter un soulier.



Ce qui fut fait aussitôt sans défiance ; il rassembla cent-vingt petits souliers, les enfila tous dans un long cordon, et dansa un peu de temps avec ce pa-

quet ; puis quand la foule parut s'impatienter et que les enfants crièrent tous qu'ils voulaient ravoir leurs souliers, il lâcha un bout du cordon et lança tous les souliers en un monceau, disant :

— Que chacun cherche le sien !

Tous les enfants se précipitèrent avec tant de hâte, qu'ils se renversèrent les uns les autres, criant chacun après son soulier, se les arrachant des mains et s'allongeant de bons horions ; de sorte que les parents furent obligés de s'entremêler, de se quereller, de se fâcher bientôt, et que, prenant parti, ils finirent par se battre pêle-mêle.

Ulenspiegel les considérait tout joyeux ; quand il vit la bataille bien engagée, il se retira prudemment, content de s'être vengé.

VI

Comment Ulenspiegel eut du pain pour sa mère.

Pendant plus de quinze jours, Ulenspiegel demeura tranquillement au logis ; sa mère était toute

joyeuse, espérant que son fils allait s'amender. — Abandonnez vos mauvaises habitudes, mon enfant, lui dit-elle; car elles vous conduiront à une malheureuse fin, voyez ce que vous y avez gagné; nous n'avons plus de pain à la maison, il n'y a que le travail qui fasse vivre.

Ulenspiegel baissait la tête; mais ce mot : Nous n'avons plus de pain, l'inquiéta; et il se mit à songer aux moyens d'y pourvoir.

Il se rendit à Bruges; et entrant hardiment dans la maison d'un boulanger, il se mit à dire : Envoyez de suite à mon maître, qui donne un grand dîner, six pains blancs de trois sous et six pains bis.

— Qui est votre maître, demanda la femme?

— Ulenspiegel nomma le seigneur d'un riche hôtel et ajouta : Que votre garçon vienne avec moi; mon maître le paiera.

Il avait apporté un sac, dans lequel la boulangère mit le pain.

Lorsqu'il fut arrivé à quelque distance, avec le garçon qui l'accompagnait, il laissa tomber dans la boue, par un trou pratiqué au sac, un des six pains

bis. L'ayant ramassé, il s'arrêta, mit le sac sur une pierre et dit à l'apprenti-boulanger :

— Jamais je n'oserai porter ce pain-là à mon maître; cours bien vite en chercher un autre, je t'attendrai ici.



C'était au détour d'une rue. Le pauvre garçon ne soupçonnant pas la feinte, courut vivement à sa bou-

tique et se hâta de revenir avec un autre pain frais. Mais il ne trouva plus personne. On alla à l'hôtel indiqué, où, comme le lecteur s'en doute, on ne savait pas ce que le boulanger voulait dire.

Mais Ulenspiegel avait apporté du pain à sa mère, en lui disant : Mangeons tant que nous en aurons ; et tâchons de nous en passer quand nous n'en aurons plus.



VII

De l'aventure du coffre et des voleurs.

Un jour que Tiel avait été invité à une kermesse, avec sa mère, chez un fermier qui leur voulait un

peu de bien, il but si largement au dîner, que, se sentant pressé du besoin de dormir, il chercha un lieu où il pût le faire tranquillement. Au bout du jardin se trouvaient les magasins d'un juif; et contre la muraille plusieurs coffres et ballots. Il se blottit dans un grand coffre vide, rabattit le couvercle et s'endormit profondément. Sa mère, ne le trouvant plus, crut qu'il avait regagné le logis et s'en retourna seule.

Pendant la nuit, deux larrons, qui s'étaient proposé de voler le juif, vinrent rôder autour des coffres, les ayant soulevés dans l'ombre, ils se déci-



dèrent, comme de juste, à enlever le plus pesant, qu'ils jugeaient le meilleur. C'était celui où se trou-

vaient Ulenspiegel. Leur approche l'avait éveillé : et il entendait tout ce qu'ils se disaient. Ils emportèrent le coffre ; le garnement qui lui donnait du poids ne sonna mot. Mais bientôt, profitant de l'obscurité profonde, il leva doucement le couvercle et, allongeant la main, il tira par les cheveux le voleur qui marchait en avant. Celui-ci se prit à jurer et à tempêter



contre son compagnon, l'accusant de lui arracher les cheveux. — Songez-vous en marchant ou si c'est que

vous dormez, dit le second voleur. — Comment voulez-vous que je vous tire par les cheveux, quand j'ai les deux mains occupées à soutenir le coffre?

Malgré cette raison, le premier voleur changea de place avec le second, que Tiel à son tour empoigna par les crins, lui faisant la même niche. — Finis donc tes malices, dit celui-ci; tu m'accusais méchamment, et c'est toi qui m'arraches la tête quand je m'échine à faire ce que tu veux.

Le malin farceur répéta encore le même manége, vivement réjoui des imprécations et des injures que se lançaient les voleurs; à la fin, ils posèrent leur coffre à terre et se mirent à se gourmer. Ulenspiegel profita de la bagarre pour s'échapper sans être vu, et il rentra paisiblement à son gîte.

VIII

Comment Ulenspiegel entra au service du curé de Baesrode; et ce qu'il y fit.

Ulenspiegel, quelque temps après, ayant aussi perdu sa mère, s'en alla de Coolkerke, où il avait peu

d'amis, et, traversant presque toute la Flandre, il ne s'arrêta qu'à Baesrode, sur l'Escaut, tout près de



Termonde. Il n'avait trouvé à se placer ni dans cette ville, ni à Gand, ni à Bruges. Il se présenta au curé de Baesrode, offrant de faire ses commissions et de le servir en toutes choses, et ne demandant pour salaire que la nourriture. Le curé, qui justement alors avait besoin d'un aide pour sa vieille servante, voyant un jeune garçon si peu exigeant, avec une mine alerte et dégourdie, le prit volontiers à son service et lui dit en l'arrêtant : Mon fils, si vous vous conduisez bien,

vous mangerez le même dîner que nous, et vous n'aurez à faire que demi-besogne. Ulenspiegel remercia le bon curé et entra aussitôt en fonctions.

Comme il y avait deux poulets à rôtir pour le dîner, la servante mit son nouvel aide à la broche, lui recommandant de la tourner avec attention et d'arroser à point les deux poulets. Or, cette pauvre servante, qui était une bonne fille de Gend-Hof, petit



lieu voisin, n'avait qu'un œil, et sa figure était tellement refrognée, que le penchant d'Ulenspiegel à la malice se réveilla devant la pensée de lui jouer quelques tours. Lorsque les poulets furent rôtis, il en détacha un, et le mangea à la hâte. L'heure du dîner étant venue, la gouvernante arriva, munie d'un plat d'étain bien luisant; et voyant qu'il n'y avait plus qu'un poulet, elle demanda ce qu'était devenu le

second ; Ulenspiegel répondit tranquillement : Ouvrez l'autre œil, et vous verrez davantage. La servante,



courroucée, se rendit aussitôt auprès de son maître :

— L'insolent que vous avez pris chez vous, dit-elle, se moque de moi, et me reproche de n'avoir qu'un œil, parce que je ne trouve plus qu'un des deux poulets que j'ai donnés à rôtir.

Le mauvais plaisant fut appelé : — Pourquoi, demanda le curé, vous moquez-vous de ma servante? et qu'avez-vous fait de l'autre poulet? — Maître, répliqua le gaillard, d'un air simple et naïf, je lui ai dit seulement que si elle pouvait ouvrir son autre œil, elle verrait mieux ; et quant au poulet, je

l'ai mangé, vu qu'en me prenant à votre service, vous m'avez dit que j'aurais le même dîner que vous.

Le curé, qui était bon homme, se mit à rire joyeusement : Il ne m'en chaut pour un poulet, dit-il ; mais faites ce que vous dira ma servante ; — et après s'être mieux expliqué, il exhorta son jeune serviteur à être obéissant envers la fille, et lui fit promettre de bien faire à l'avenir.

Mais le lendemain et les jours suivants, Ulenspiegel, chaque fois qu'une chose lui était ordonnée, n'en faisait jamais qu'une partie. Lui commandait-on d'aller puiser un seau d'eau, il ne l'emplissait qu'à moitié. Fallait-il donner deux picotins d'avoine au cheval, il n'en donnait qu'un, et ainsi des autres commissions. Nouvelles plaintes sont faites ; et le curé appelant derechef son jeune domestique : — Que signifie votre mauvaise volonté, lui dit-il ? et pourquoi ne faites-vous qu'à moitié les choses qu'on vous prescrit ?

— Pardon, maître, dit Ulenspiegel, en se composant une mine ingénue, mais j'ai cru vous obéir

fidèlement. Ne m'avez-vous pas dit que je ne ferais ici que demi-besogne?

Le curé, assez confiant pour ne voir en tout cela que simplicité naturelle, aurait volontiers pardonné encore, mais la vieille servante irritée menaçait de s'en aller, si on ne renvoyait pas Ulenspiegel; force lui fut donc de sortir; toutefois, le clerc du village étant mort depuis peu de jours, le curé lui procura cette place, qui était vacante, en l'invitant paternellement à être désormais plus circonspect.

IX

Du mystère qui se joua.

Ulenspiegel, quoiqu'il n'eut guère perdu au change, car la place de clerc était passable, se promit bien néanmoins de prendre sa revanche, non pas envers le curé, dont la bonhomie avait gagné son affection, mais envers la vieille servante.

Or, à quelque temps de là, le jour de pâque étant

proche, notre bon curé se prépara, selon l'usage, à faire représenter un petit mystère à l'occasion de la fête. Le sujet qu'il choisit fut la résurrection de notre Seigneur. Les personnages devaient apprendre par cœur d'assez longs dialogues. Comme très-peu d'entre les paroissiens savaient lire, la gouvernante fut chargée du rôle de l'ange, auquel est confiée la garde du tombeau de notre Seigneur; Tiel et deux autres jeunes garçons assez dégourdis devaient faire les trois Maries; le curé, une bannière à la main, allait lui-même figurer le Sauveur. C'était la coutume de donner en ce temps-là de tels spectacles dans les églises; les petits abus qui s'y glissaient les ont depuis fait interdire.

Tous les arrangements étant pris et le jour venu, les trois Maries, en costume convenable, s'avancèrent devant le tombeau. La gouvernante, qui faisait l'ange, se leva avec ses ailes déployées, et leur demanda : — Qui cherchez-vous? les deux compagnons d'Ulenspiegel, simulant des voix de femmes sous leurs coiffes, répondirent, ainsi que le malin clerc le leur avait méchamment enseigné : — Nous cherchons

une vieille servante de curé, laquelle est borgne.

Les éclats de rire de tous les assistants accueillirent cette réplique; la servante, exaspérée de se voir ainsi l'objet de la risée publique, s'élança du tombeau et allongea sur le nez d'Ulenspiegel un coup de poing, qui certainement lui eût boursoufflé les deux yeux s'il ne l'eût esquivé. Par malheur, il atteignit une autre des Maries, qui s'empressa de le rendre. Les parties se prenaient aux cheveux, quand la mère du jeune gaillard qui avait reçu le coup de poing ac-



courut à son secours, et tomba sur la servante. Le curé, jetant sa bannière, fut obligé de venir mettre

le holà ; et ce ne fut qu'au moyen de l'intervention des voisins qu'il parvint à séparer les combattants. Mais le mystère fut manqué, car Ulenspiegel, voyant la bagarre bien engagée, avait disparu ; et on apprit dans la journée qu'il avait quitté le village, emportant même, selon quelques récits, les deux ailes de la servante, qui étaient tombées pendant la bataille.

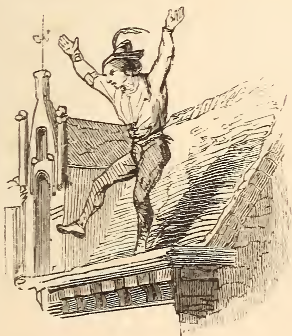
X

Comment Ulenspiegel annonça qu'il volerait par les airs.

Le soir même, Ulenspiegel arriva à Malines ; il se logea à une auberge qui portait l'enseigne de la Grue ; comme il était sans argent, il s'annonça pour un homme extraordinaire; et le lendemain matin, il fit crier par toute la ville qu'il monterait sur le toit des écuries de ladite auberge, lesquelles donnaient par devant sur une cour spacieuse, et par derrière sur une petite ruelle ; que de là il s'envolerait comme un oiseau, ferait en l'air trois tours à tire d'ailes et descendrait tout doucement au milieu de la grande place.

Les curieux qui voulaient être témoins de ce tour merveilleux, devaient payer une petite pièce de monnaie. Quand cette nouvelle fut répandue, la cour de l'auberge ne se trouva plus assez grande pour contenir la multitude; car toute la ville voulait voir une chose si extraordinaire.

Le soir venu, Ulenspiegel ayant mis en poche l'argent fourni par les spectateurs, monta, au moyen d'une échelle, sur le toit assez élevé des écuries; quelques-uns disent qu'il avait attaché à ses épaules les



ailes de Baesrode, et qu'il les remua vivement avec ses bras, comme pour se disposer à s'envoler. Mais

on conteste généralement cette circonstance; quoi qu'il en soit, la foule regardait attentivement; après qu'il eût fait trois fois la mine de s'élancer, Ulenspiegel se mit dire : — Mes bons amis, je ne croyais pas qu'il y eût dans votre ville de plus grands fous que moi; mais je m'aperçois qu'elle en est pleine; car vous m'auriez tous assuré que vous alliez vous envoler, que je ne l'aurais pas cru, et voilà que vous croyez tous que je vais faire une chose impossible.

Pendant le violent tumulte que souleva cette harangue, Ulenspiegel, se laissant couler par une corde à nœuds qu'il avait préparée là, tomba dans la petite ruelle et disparut.

XI

Comment Ulenspiegel devint garçon boulanger.

Ulenspiegel gagna Louvain, et se mit au service d'un boulanger. Son air simple et niais le recom-

manda d'abord, et ensuite couvrit ses premières farces :

Un soir, son maître lui commanda de s'en aller tamiser la farine; et, comme pour voir à sa besogne il demandait une lampe, le boulanger ajouta : Je n'ai



pas coutume de donner des lampes à mes garçons, qui pourraient mettre le feu au logis : c'est parce qu'il

est pleine lune aujourd'hui que je vous donne telle besogne le soir, allez donc et tamisez au clair de la lune.

— C'est bien, dit Ulenspiegel.

Il monta à l'étage où était la farine, pendant que son maître allait se coucher, il prit le sas ou tamis, le remplit, et ouvrant la croisée, il se mit à tamiser par la fenêtre, de manière que la farine tombait dans le jardin, où la lune brillait de tout son éclat; ce qui produisait un effet très-beau de fine neige.

Le lendemain de grand matin, quand le boulanger se fut levé pour faire son pain et qu'il vit toute sa farine à terre : — Qu'est-ce que cela, dit-il, et il appela Ulenspiegel, qui s'était couché fort tranquillement :

— Qu'avez-vous fait, cria-t-il en colère? Vous avec jeté ma farine par la croisée.

— Maître, répondit l'autre d'un ton ingénu, j'ai fait comme vous avez dit : j'ai tamisé au clair de la lune.

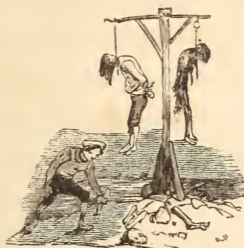
Le boulanger, s'échauffant de plus en plus, ré-

pliqua par des jurons et des injures ; il se démenait, hurlant : — Voilà ma farine perdue !

— Non, non, maître, riposta doucement le drôle, je vais, si vous le voulez, l'aller laver à la rivière, et elle servira très-bien.

— Va-t'en au gibet! cria le boulanger, et cherche ce que tu trouveras.

Sans répondre un mot, Ulenspiegel s'en alla sous le gibet ; il en rapporta quelques os d'un vieux pendu,



qu'il jeta devant son maître ; — Je n'ai trouvé que cela, dit-il, en voulez-vous faire de la farine ?

Convaincu qu'il avait à faire à un imbécile, le boulanger mit Ulenspiegel à la porte.

Il se présenta chez un autre boulanger, demandant du service et se disant habile mitron. Le maître, qui par hasard en ce moment avait besoin d'un garçon, le prit aussitôt. C'était un homme de bonne humeur. Voyant Ulenspiegel assez éveillé, il prit confiance en lui.

Au bout de huit jours, un soir qu'il y avait fête dans la ville, le bourgeois qui voulait s'aller divertir, dit à son garçon : — Voilà la pâte faite; je sors, tu la feras cuire.

Ulenspiegel savait bien qu'avec cette pâte il fallait faire des pains et des gâteaux, mais comme il était mécontent, parce qu'il eût voulu sortir aussi, il demanda : — Que ferai-je de cette pâte. — Le boulanger goguenard s'écria : — La belle question! tu en feras des hibous et des chats marins.

Ulenspiegel ne demandait pas mieux que ce prétexte de quelque malice; il ne répliqua rien; dès qu'il se trouva seul au pétrin, il modela sa pâte en hibous et en chats marins et mit au four.

Le lendemain matin, le maître, voyant ces singuliers pains et ces gâteaux de nouvelle forme, prit à

la gorge son mitron, et lui dit : — Coquin, tu m'as perdu ma pâte, tu vas me la payer. Ulenspiegel, à qui il restait un peu d'argent, répondit : — Mais si je paie la pâte, la marchandise sera à moi.

Ces paroles calmèrent le boulanger, le garçon paya la pâte, et, prenant son congé, il emporta les pains dans de grands paniers.

Il savait que les Louvanistes ont toujours été curieux de choses nouvelles ; et comme c'était la veille de saint Nicolas, il se mit donc à étaler ses pains et ses gâteaux de nouvelle forme devant l'église où l'on révérait ce saint patron des jeunes garçons, et il vendit tout avec si grand profit, que le boulanger l'ayant appris, accourut pour en avoir sa part ; mais Ulenspiegel étant dans son droit se contenta de lui promettre sa pratique pour le lendemain.

XII

Comment Ulenspiegel se conduisit dans son nouvel état de forgeron.

Mais il quitta la ville et s'enfuit à Tirlemont ; embarrassé et curieux de connaître un peu les divers

métiers, il se mit au service d'un forgeron. Celui-ci remarqua bientôt que son nouvel apprenti mettait beaucoup de paresse et de nonchalance à faire agir le soufflet, ce qui ralentissait le travail.

— Garçon, lui dit-il, vous n'allez pas bien ; vous devez me suivre avec le soufflet.

Un moment après, le forgeron, pressé par un certain besoin, se rendit à la cour. Ulenspiegel, ayant détaché le soufflet de la forge, le suivit par derrière. Le maître se retournant fut tout surpris : — Que faites-vous là, dit-il ?

— Ce que vous m'avez recommandé, je vous suis avec le soufflet.

C'était un des plaisirs d'Ulenspiegel, de prendre ainsi tout à la lettre.

Le forgeron s'expliqua mieux ; mais il se promit en secret de donner à son garçon un peu plus d'activité. On était dans l'hiver, au lieu donc de se lever à quatre heures du matin, selon l'habitude, le forgeron se leva à minuit, fit lever Ulenspiegel et se mit à l'ouvrage.

Ces manières ne convenaient guère au farceur,

qui demanda pourquoi on l'éveillait si matin? — Parce que j'aime assez, répondit le bourgeois, que dans le commencement mes garçons ne dorment que demi-nuit, afin d'éprouver leur vigilance.

Ulenspiegel ne répondit mot; mais le lendemain, quand on l'eût pareillement appelé à minuit, il attacha son matelas sur son dos, et alla ainsi se mettre



à la besogne. Les forgerons travaillent la nuit sans lumière, se trouvant assez éclairés pour l'ouvrage

qu'ils font, par le feu de la forge. Le maître ne s'aperçut donc pas d'abord de ce qu'avait fait Ulenspiegel; mais quand le fer rouge battu eût fait jaillir quelques gerbes d'étincelles, il en tomba sur le matelas; et l'odeur du roussi fit bientôt découvrir la laine qui brûlait.

— Es-tu fou ou enragé, s'écria le forgeron, de brûler ainsi mon matelas?

— C'est ma coutume, répondit froidement Tiel, lorsque je n'ai couché que la moitié de la nuit sur mon lit, de faire coucher mon lit sur moi pendant l'autre moitié.

Le bourgeois de Tirlemont ne voulut pas garder plus longtemps un garçon qui avait de si singulières idées.

XIII

Ulenspiegel s'engage au château d'Héverlé.

Ulenspiegel partit donc, et il alla demander du service au comte d'Héverlé. Ce comte habitait un

château fortifié ; il était en guerre avec deux de ses voisins ; et il avait dans son manoir une petite armée de cavaliers et de fantassins, toujours prêts à se mettre en course. Voyant dans le jeune Flamand un garçon assez leste, il le retint et lui donna les fonctions de guetteur.

Pour cela, on le logea dans une tour au-dessus de la grande porte crénelée; on lui donna un cornet et on lui recommanda d'observer ce qui se passait dans la campagne et de corner dès qu'il verrait l'ennemi.

Ulenspiegel était disposé à faire de son mieux ; par malheur, comme il était nouveau-venu, on ne pensa pas à lui, et on oublia de lui porter son dîner.

Deux heures après, une bande d'ennemis parut; ils se jetèrent sur une métairie qui dépendait du château et en emmèrent les bœufs. Ulenspiegel voyait tout de sa lucarne; mais il ne sonna mot. Un bon homme, qui s'était échappé, vint prévenir le comte, qui appela Ulenspiegel et lui demanda pourquoi il n'avait pas corné. — Monseigneur, répondit le malin, avec un air doucereux, on avait oublié de m'ap-

porter mon dîner; et quand j'ai le ventre creux je n'ai plus de voix.

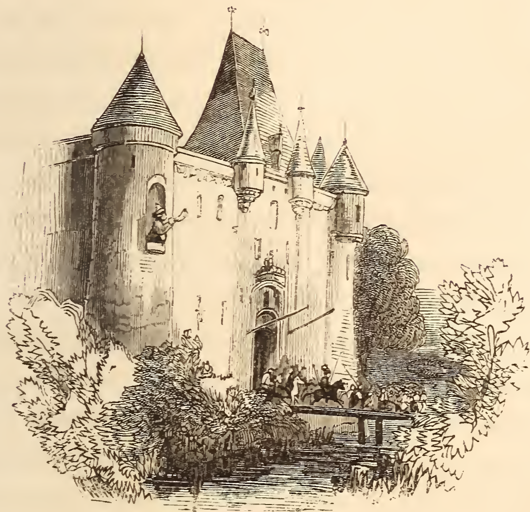
Le comte, sans en entendre davantage et sans faire attention à la détresse de son guetteur, le fit reconduire à son poste, en lui recommandant de mieux agir; puis il monta à cheval et partit avec ses gens à la poursuite de l'ennemi. Il eut le bonheur de reprendre tout ce qu'on venait de lui voler, et il enleva encore à la bande en déroute des jambons, des volailles et d'autres provisions qu'elle avait maraudées ailleurs.

Il rentra triomphant dans sa forteresse, ordonnant qu'on préparât du butin conquis un bon souper pour sa troupe.

A la chute du jour, tout le monde se mit à table; et on oublia encore Ulenspiegel. Son estomac se révolta; il entendait les cris de joie de la troupe en liesse, le bruit des plats et des brocs; l'odeur des ragouts venait même jusqu'à lui; il saisit aussitôt son cornet et sonna vivement l'alarme.

Le comte se leva sur-le-champ, remonta à cheval et sortit avec tous ses gens à la recherche des assail-

lants ; mais il eut beau courir un quart de lieue et disperser ses cavaliers par tous les chemins, il s'en revint sans avoir rien découvert.



Ulenspiegel, pendant ce temps-là, était descendu au galop ; il avait copieusement soupé, largement bu et regagné sa tour dans une disposition beaucoup plus joyeuse.

Le comte lui demanda s'il s'était effrayé de son ombre. — Monseigneur, dit-il, aux sons que j'ai poussés, l'ennemi a gagné le large, parce qu'il aura vu qu'on faisait bonne garde.

Néanmoins on ne lui laissa pas un poste qu'il remplissait si mal, ne cornant pas quand l'ennemi venait et cornant quand il ne venait point; on le remplaça par un homme plus sûr ; et pour lui, on l'enrégimenta dans les fantassins armés. Ce n'était pas trop son affaire ; à toutes les sorties on remarquait bien qu'il était le dernier au partir et le premier au retour. Le comte lui en fit encore des reproches.

— Monseigneur, dit-il, j'ai le cœur singulièrement fait ; je n'ai de courage qu'en raison de ce que je mange ; si vous voulez que j'aille le premier aux rencontres et que j'en revienne le dernier, ordonnez que pendant huit jours on me fasse mettre le premier à table, et que j'en sorte le dernier.

Il espérait, pendant ce temps, trouver l'occasion bonne pour gagner au large. Mais le comte lui épargna tant de soins, en le mettant à la porte.

XIV

De l'aventure d'Ulenspiegel avec un médecin.

D'Héverlé, Ulenspiegel s'en fut à Liége, où il fit d'abord de si plaisantes choses, que le prince évêque voulut le voir et que toute la cour le prit en amitié.

Un seul homme lui faisait froide mine; c'était le médecin du prince, grave docteur qui riait peu, et que les courtisans n'aimaient guère à cause de son humeur bourrue; il se montrait plus que jamais acerbe, depuis l'arrivée d'Ulenspiegel — N'est-ce pas pitié, disait-il, de voir un fou en faveur. On n'en peut conclure autre chose, sinon la vérité du vieux proverbe : Qui se ressemble s'assemble. Les courtisans disaient que le docteur portait envie aux joyeusetés qui empêchent et repoussent la maladie, comme à choses qui lui faisaient tort; d'autres ajoutaient qu'un fou à la cour n'était pas plus déplacé qu'un médecin.

Comme on vantait aussi la finesse d'Ulenspiegel et

ses bons tours où plusieurs étaient pris, le même docteur, se moquant, prétendit que les niais seuls pouvaient être dupes, et que ce ne serait jamais un homme sensé comme lui qui serait attrapé.

Ulenspiegel, instruit de ces propos, résolut d'en tirer une petite vengeance et de donner une leçon au docteur, avec l'aide de quelques gentilshommes Liégeois qui consentirent gaîment à être ses compères, car ils avaient tous une dent contre le médecin.

Pour cela, le farceur cessa de rire et se tint calme pendant quinze jours : tout le monde s'en étonnait. Comme on lui en demandait la cause : — Il y a temps pour rire, dit-il gravement, et temps pour raisonner : je suis occupé de cures qui exigent attention. On sut qu'il traitait trois gentilshommes retenus malades par une constipation obstinée; il les guérit d'autant plus parfaitement, que leur prétendue maladie était feinte. Le docteur sachant cela, lui qui était désolé d'une vieille constipation dure et sèche, laquelle plusieurs fois avait duré vingt jours, rebelle à tout soulagement, se mit à réfléchir. — Mais, dit-il, si ce fou avait un bon remède, il y aurait double

profit à lui en souffler le secret, pour moi d'abord, et ensuite pour ma science.

Il s'arrangea donc de manière à le rencontrer, lui montra meilleur visage, et s'adoucissant jusqu'à le saluer : — Il paraît, maître, lui dit-il, que vous empiétez sur nos fonctions.

— Docteur, répliqua Ulenspiegel, je ne me permets rien, sinon les cures que vous ne pouvez pas faire vous-même.

— Très-bien répondu, dit le médecin, en faisant de son mieux bonne mine; mais si vous avez le talent qu'on vous accorde, il serait possible que moi-même je me misse en vos mains.

— C'est trop d'honneur pour moi, riposta le malin; je crains toutefois que ma manière de procéder ne soit pas approuvée de vous, malgré ses résultats infaillibles.

— Nous essaierons cependant, si vous voulez, dit le docteur, car toute ma pratique échoue contre un mal rebelle.

— Je vous guérirai, docteur, s'écria Ulenspiegel, mais à condition que vous avouerez, quand vous

serez délivré, que la constipation rend maussade, que les gens constipés sont aigres et grondeurs, et que tout homme devient jovial, quand il s'est déchargé des mauvaises matières, lesquelles n'envoient au cerveau que tristes vapeurs.

— J'en conviendrai, dit le médecin et je suis prêt à plier à tout.

— Ce soir donc, j'irai chez vous.

Le soir venu, Ulenspiegel, ayant prévenu ses compères, se rendit à la maison du docteur; il apportait avec lui son bonnet de nuit, deux paquets bien enveloppés, et une petite fiole passée dans sa ceinture.

— Couchez-vous, docteur, dit-il, je vais vous donner cette drogue, puis me mettre auprès de vous pour vous faire transpirer et suivre les progrès de la transpiration; vous pourrez observer ma méthode dont je ne vous ferai pas mystère, car je n'exerce qu'en amateur.

Le médecin crut d'abord que le jeune homme plaisantait, en lui proposant de coucher avec lui; mais il parlait d'un ton si sérieux qu'il n'y avait pas

d'objections à faire, et il se mit au lit, disant en lui-même : Voyons donc cette fameuse méthode. Il avala la fiole, sur laquelle il fit une grimace épouvantable. — C'est bien salé et bien fade à la fois! Quelle est cette drogue? demanda-t-il.



— Je vous en donnerai la recette demain matin,

docteur, répondit Ulenspiegel, en ôtant les enveloppes de ses paquets. Le premier, qu'il ne montra pas au docteur, mais qu'il posa doucement dans la ruelle du lit, était un grand pot de chambre rempli de matières fécales toutes fraîches, ramassées au carrefour voisin; l'autre, qu'il dissimula pareillement, était un soufflet. Il éteignit la lampe et se mit au lit, plaçant le soufflet derrière lui, de manière, cependant, que le tuyau se dirigeât du côté où se trouvait le docteur.

L'odorat du malade fut bientôt affecté de ce qui s'exhalait de la ruelle du lit; il se retourna vers son compagnon, qui lui lâcha sur-le-champ, de son soufflet, une bordée d'air froid comme glace. Ce début fut le programme de ce qui devait durer toute la nuit.

Le docteur ne cessait de se retourner tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ne sachant trop laquelle des deux incommodités était la plus insupportable. Il ne savait que penser de tout cela et ne transpirait guère, lorsque, la drogue faisant son effet, des tranchées très-aiguës vinrent exciter les lamentations du patient.

— Monsieur, dit Ulenspiegel, ne vous sentez-vous pas bien? Il semble que la déconstipation commence, car il y a ici une odeur détestable.

— Je le sens aussi bien que vous, répliqua dolemment le docteur; et je ne sais d'où cette odeur peut naître, car rien ne vient.

— Patience un moment; l'odeur vient de votre transpiration; tenez-vous coi et continuez de transpirer.

— Et comment voulez-vous que je transpire? Vos vents sont à la glace.

— Vous vous faites illusion, docteur; vous transpirez parfaitement et même votre transpiration annonce, par ses émanations, une évacuation qui ne peut tarder.

Le jour enfin parut; et heurtant à la porte, six des seigneurs de la cour furent introduits. Ulenspiegel, hâtivement habillé, les salua d'un air magistral.

— Eh bien! docteur, dit l'un des gentilshommes, êtes-vous satisfait?

— Je suis fort malade, répliqua le médecin d'une voix faible; et voyant un sourire malicieux sur les

lèvres des visiteurs ; — je crois que je suis joué, reprit-il.

— Comment, messieurs, dit Ulenspiegel, l'odeur qui se sent ici ne vous annonce-t-elle pas un résultat ?

Ce disant, il tira de la ruelle le pot de chambre tout plein de ce que nous avons dit. Voyant cela, le médecin pensa tomber en convulsion ; mais comme les rieurs n'étaient pas de son côté, il se décida à feindre d'en rire et ne se prononça plus contre les fous.



XV

Du Voisin avare et de son Cochon.

Ulenspiegel, à Liége, avait un voisin fort chiche. Cet homme, ayant tué son cochon, lui dit : — Ce qui m'attriste, c'est qu'ayant reçu de toutes ces bonnes gens d'alentour un morceau de porc frais, lorsqu'ils ont tué aussi leurs cochons, je leur dois aujourd'hui la même offrande; la moitié de la bête va y passer. Vous qui avez l'esprit inventif, vous m'obligeriez en me donnant là-dessus un bon conseil.

— Rien n'est plus facile, dit Ulenspiegel; laissez votre cochon pendu à votre porte jusqu'à minuit; vous vous lèverez alors; vous le rentrerez sans qu'on vous voie; et vous direz demain matin qu'on vous l'a volé.

Le voisin trouva l'avis excellent et le mit en pratique.

Mais à minuit, lorsqu'il s'en vint à petit bruit pour décrocher son cochon, il ne le trouva plus.

C'était Ulenspiegel qui l'avait discrètement enlevé, avec l'intention d'en faire son profit. Le pauvre homme



s'agita, se désola et chercha jusqu'au jour; mais du cochon nul vestige.

Il alla heurter à la porte d'Ulenspiegel, et lui dit : — Voisin, on m'a volé mon cochon.

— C'est cela, répondit l'autre; dites ainsi à tout le monde.

— Mais vous ne comprenez pas; ce n'est point finesse comme je voulais; on me l'a réellement dérobé.

— A merveille, voisin, continuez de la sorte, vous persuaderez tout le monde.

Le voisin eut beau dire et se fâcher, il n'en sut tirer autre chose; et le pis fut qu'Ulenspiegel, ayant divulgué l'avis qu'il avait donné, le bonhomme passa pour un mauvais avare qui inventait une fable.

XVI

Du bannissement d'Ulenspiegel.

Le prince de Liége néanmoins se fâcha, on ne sait pourquoi, contre Ulenspiegel; et il le bannit de ses états, lui faisant formelles défenses de remettre le pied sur les terres de Liége.

Force fut à Ulenspiegel de déguerpir; mais comme il avait à recouvrer quelques créances sur certains gentilshommes, il revint au bout d'un mois et fit son entrée à Liége, assis dans une étroite charrette que traînait joyeusement un petit cheval des Ardennes.

D'aventure, il fut rencontré par le médecin, qui

s'empressa de l'aller dénoncer à monseigneur. Le prince mécontent envoya aucuns de ses archers, avec ordre d'amener le contrevenant en son équipage.

— Qui t'a permis, dit le prince-évêque en voyant Ulenspiegel, de rompre ton ban, et de rentrer en nos terres?

— Je n'ai point rompu mon ban, repartit Ulenspiegel, et je n'ai pas le pied sur les terres de Liége, mais bien sur celles de monseigneur le prince électeur de Cologne. Il fit voir en même temps que sa petite charrette se trouvait garnie de terre apportée de Cologne.

L'évêque de Liége ne put s'empêcher de rire en sa barbe.

— Nous verrons, dit-il, ce qui adviendra.

Et il ordonna secrètement à un de ses hommes de suivre la charrette et d'appréhender au corps le malin drôle, s'il mettait le pied sur les terres de la principauté.

Ulenspiegel, s'étant dirigé vers une maison de belle apparence, demanda à parler au maître du logis, qui lui fit dire d'entrer. Il descendit donc, ayant

à toucher trente florins. Incontinent, l'homme de l'évêque, qu'il ne remarquait pas à sa suite, l'ayant happé au collet : — Ah! maintenant, s'écria-t-il, vous êtes sur les terres de monseigneur; vous m'allez suivre en sa prison.

— Pas encore, répliqua le farceur, je suis sur les terres de Cologne; et, entrebaillant ses souliers, il fit voir qu'ils étaient pleins de terre et de gazon, qu'ainsi il avait le pied sur la terre étrangère.

Et pendant que ledit homme allait à ce sujet consulter son seigneur, Ulenspiegel toucha ses florins et partit.

XVII

Comment Ulenspiegel vendit cher un mauvais chapeau.

Ulenspiegel, à Cologne, tomba bientôt dans une si grande détresse, qu'il ne possédait plus que quatre florins; il avait pour coiffure un petit chapeau de forme triangulaire dont tout le monde se moquait; il résolut de s'en faire une ressource.

Ayant dressé son plan, il vint trouver deux officiers goguenards, qu'il savait pour le quart d'heure munis d'argent. — Vous raillez mon bonnet à pointes, leur dit-il; je veux vous réconcilier avec lui, en vous faisant voir confidentiellement à quoi il me sert. En conséquence, je vous invite à dîner aujourd'hui.

Les deux officiers, qui étaient avares, ne se firent pas prier et sortirent avec Ulenspiegel.

Comme ils passaient devant la meilleure auberge de la ville, Ulenspiegel se mit à dire, avec un air tout indifférent : — Or ça, où dînons-nous?

— Mais, répliquèrent les deux officiers, en montrant du doigt la grande auberge, dînons là, si vous avez la bourse garnie.

— Oh! ce point ne m'inquiète pas, reprit le malin; entrons, si c'est votre avis.

Ulenspiegel avait justement tendu là ses filets; il avait donné ses quatre florins à l'hôtesse et fait avec elle ses conventions.

Les trois compères furent bientôt servis et dînèrent joyeusement. Quatre florins alors et dans cette ville payaient un large festin. Les deux officiers étaient

étonnés de la générosité d'Ulenspiegel et surpris agréablement de le voir faire si grosse dépense; leur admiration allait redoubler.

Ulenspiegel appela l'hôtesse : — Combien avons-nous dépensé, dit-il?

— Quatre florins, répliqua la bonne femme.

— Quatre florins! répéta le matois; — et en disant cela, il mit son petit chapeau sur le pouce de



la main droite, le fit tourner quatre fois en l'air, et reprit, en regardant fixement l'hôtesse : —

Quatre florins ! n'est-ce pas cela? êtes-vous contente?

— C'est bien cela, mon maître, grand merci.

— Vous ne demandez pas autre chose?

— Rien de plus, et je me recommande; bien à votre service.

La bonne femme se retira, mettant la main dans la poche de son tablier, où elle fit sonner des florins.

— Voilà qui est prodigieux, dirent les officiers.

— Vous voyez, mes braves, que ce petit chapeau n'est pas si ridicule. Aussi, avec le prix qu'on m'en a déjà offert vingt fois, j'aurais une toque d'or.

— Mais pourtant, dit l'un des convives, tout à fait séduit, si on vous en donnait une belle somme, ne le céderiez-vous pas? Ce talisman conviendrait merveilleusement à de pauvres officiers comme nous; avec cela nous aurions sûreté de ne jamais mourir de faim.

Bref, Ulenspiegel, par amitié pour ces messieurs, se laissa enjoler; il reçut quatre cents florins et livra son petit chapeau. L'acquéreur ravi voulut, dès le lendemain, en faire l'essai; il se rendit à l'auberge, invita tous ses amis, les régala d'un superbe dîner,

puis s'efforça de payer en tournant le petit chapeau ; mais l'hôte avec qui, comme le farceur, il n'avait pas compté d'avance, ne comprit jamais le tour. Il fallut débourser des florins sonnants. Reconnaissant qu'il avait été joué, il courut à la recherche d'Ulenspiegel, qui avait eu soin de partir.

XVIII

Du cheval de l'Électeur.

Avec ses quatre cents florins, Ulenspiegel, s'étant mis en bon équipage à Francfort, entra au service d'un prince électeur, dont il gagna la confiance. Ce prince avait un beau cheval, qui souvent perdait ses fers, soit qu'il eût la corne un peu tendre, soit que le maréchal qui le ferrait fût mal habile, soit que le cheval fît des pieds trop de mouvements, car les fers se cassaient, soit qu'ils fussent mal trempés, car ils s'usaient fort vite.

Reconnaissant dans Ulenspiegel un homme de grande habileté, il lui dit : Toi qui sembles intelligent en tant de choses, prends mon cheval et me le fais ferrer autrement qu'on n'a fait jusqu'ici; je ne veux plus de ces maréchaux, ni de ces fers qui se perdent si vite et dont les morceaux ne valent rien; je veux quelque chose de beau, d'extraordinaire et digne d'un prince.

Ulenspiegel emmena le cheval, et s'adressant à un orfèvre, il fit faire quatre fers d'or, les fit attacher avec des clous d'argent et s'en revint dire au prince : Vous n'aurez ici aucun des inconvénients qui vous déplaisent. Le cheval, en effet, que le plaisant avait eu soin de bien repaître et qui se sentait plus douce chaussure, en paraissait tout joyeux. Sans y aviser, le prince le monta, fit une promenade et s'en revint satisfait. Mais le lendemain matin, quand l'orfèvre vint demander son paiement, qui était bien autre chose que les fers du maréchal, le prince appelant Ulenspiegel lui demanda ce qu'il avait fait.

— Ce que vous ordonniez, répliqua-t-il; vous ne vouliez plus de maréchaux ni de fers, dont les

morceaux ne valent rien; j'ai donné la besogne à un orfèvre.

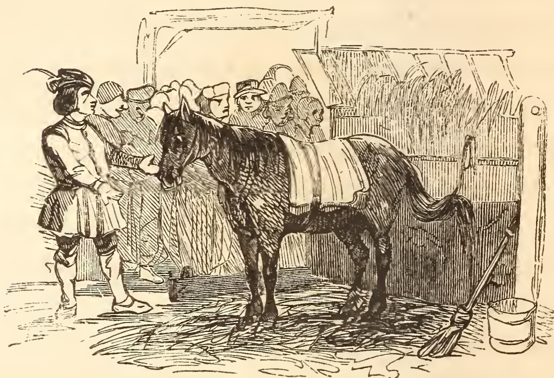
— Ah! vous faites le plaisant de la sorte, dit l'électeur, moitié figue et moitié raisin; eh bien! mon fils, c'est votre affaire et non la mienne, avisez à vous tirer de là; pour moi je ne m'en mêle aucunement.

Ce disant, il ferma la porte; et l'orfèvre, surpris un moment, voulut s'adresser à Ulenspiegel, qui déjà avait gagné l'écurie, où, montant le beau cheval, sans que personne prît envie de le gêner, il partit de la ville.

— Puisque ce n'est plus son affaire, dit-il, et que c'est la mienne, nous nous en tirerons. Il s'en fut à la prochaine ville, vendit les fers d'or, qui le nourrirent un bout de temps; après quoi, se retrouvant au dépourvu, il changea son beau cheval contre une rosse et il alla à Wurtzbourg, où il fit savoir qu'il ferait voir une merveille : Un cheval qui avait la tête où il devait avoir la queue et la queue où il devait avoir la tête.

C'était foire et grande affluence de curieux; plus

de mille bourgeois et forains vinrent : il montra sa rosse attachée par la queue au ratelier.



XIX

La marchande d'œufs.

Cette aventure ayant donné à Ulenspiegel le renom d'un joyeux compagnon, il se lia avec quelques jeunes gens de bonne humeur. Un jour qu'en leur société il voyait passer une grosse paysanne portant deux

paniers, il fit le pari qu'il irait saluer cette femme, qu'il lui ferait mettre ses deux paniers à terre, qu'il



lèverait ensuite sa cotte et lui donnerait une claque sur les fesses, sans qu'elle fît des bras ou des mains aucune résistance.

Le pari étant tenu, il s'approcha honnêtement de la villageoise, qui portait des œufs frais; il lui en marchanda un demi-cent; et lorsque le prix en fut convenu :

— Je veux, dit-il, les choisir moi-même; posez à terre vos deux paniers et ouvrez votre tablier où nous ferons le compte.

La bonne femme, étendant ses deux mains, ou-

vrit son tablier; et Ulenspiegel y déposa cinquante œufs, les examinant l'un après l'autre en homme entendu, après quoi il demanda les quatre au cent. La paysanne ayant répliqué qu'il n'en avait pas été question : — C'est l'usage, reprit-il, et vous êtes de mauvaise foi.

Sur ce mot, levant la jupe de la bonne femme,



que la crainte de casser ses œufs tenait immobile, il lui donna une claque sur les fesses, en ajoutant qu'il ne voulait plus de ses œufs, et s'en fut rejoindre ses compagnons, qui payèrent la gageure.

XX

Comment Ulenspiegel guérit un enfant.

Dans toute occasion, Ulenspiegel avait ses expédients qui le tiraient de peine. Se trouvant sans un denier, dans un gros village, comme il cheminait vers Prague, et sachant combien est grande la crédulité des bonnes gens pour les médecins qui ont l'air de venir de loin, il s'informa s'il n'y avait pas là quelque grave maladie à traiter, en ajoutant qu'il avait pris ses grades dans les plus célèbres universités de l'Allemagne et qu'il possédait de bons secrets. On lui indiqua une veuve qui était en grand désespoir, à cause que son petit enfant, âgé de deux ans à peine, était constipé depuis trois jours et qu'il s'en allait mourir, si promptement on ne le soulageait.

Ulenspiegel se présenta avec assurance chez la veuve, et demanda ce que souffrait l'enfant, en ajoutant qu'aucun mal ne pouvait lui résister.

— Hélas! dit la mère affligée, si seulement il pouvait faire une selle, il serait guéri.

— Et que me donnerez-vous, quand il l'aura faite? demanda gravement Ulenspiegel.

— Dix florins d'argent, s'il le faut.

— C'est un prix convenable, apprêtez-les; donnez-moi du son et du lait, et allez au jardin me chercher trois feuilles d'oseille.

— Il fit boire à l'enfant quelques gorgées du lait dans lequel il avait délayé un peu de son; et pendant que la bonne femme courait au jardin, il défit hâtivement son haut de chausses, ôta le petit en-



fant de sa chaise, qui était percée au milieu et sous

laquelle reposait un large pot de chambre en étain, fit une selle copieuse, remit l'enfant sur son siége et se trouva convenablement rajusté quand la veuve rentra.

— Je crois, dit-il, d'un air sérieux et posé, que l'enfant va mieux, et que le premier remède a déjà opéré, tant la dose était savamment combinée.

La figure de la mère se dilata; et flairant l'odeur très-marquée qui remplissait la chambre, elle sentit des larmes de joie rouler dans ses yeux.

— Serait-il possible! s'écria-t-elle.

— Voyez, reprit Ulenspiegel, en soulevant avec gravité le petit enfant et découvrant à la tendresse maternelle l'énorme dépôt dont il avait garni le vase. La veuve, ne se tenant plus d'allégresse, embrassa son enfant, qui faisait d'atroces grimaces et courut à son armoire, d'où elle tira les dix florins.

Pour surcroît de bonheur, et à la gloire tout à fait inattendue de l'audacieux Ulenspiegel, soit que la frayeur, l'odeur puante, le lait et le son combinés eussent fait tourner le cœur à l'enfant, soit que la nature fût venue enfin à son aide, le pauvre

petit évacua en ce moment devant sa mère; et il fut sauvé, ce qui fit au médecin une grande renommée.

XXI

De la grande thèse soutenue à Prague.

Ulenspiegel s'était rendu à Prague, sachant bien que la célèbre université établie dans cette ville lui fournirait de joyeux compagnons. Il se lia donc avec quelques étudiants, et même avec des professeurs, qu'il étonnait de ses reparties vives et spirituelles.

Un soir, sur la fin d'un souper, ayant été provoqué par plusieurs, il se vanta de soutenir une thèse publique, où il répondrait sans hésiter aux questions les plus difficiles, même à des questions jusque là réputées insolubles. Une souscription se fit, des paris s'ouvrirent; une somme assez forte fut rassemblée; ce devait être sa récompense s'il triomphait. Le recteur et les premiers docteurs de l'université voulurent bien présider la thèse.

Peu de jours après, la séance publique, solennellement annoncée, fut ouverte. Une grande affluence de curieux et de savants se pressait pour entendre un homme qui devait répondre à tout. Le



recteur, qui était un vieillard original et malin, fut chargé unanimement de poser les questions. — Vous

allez voir, messieurs, dit-il, en jetant autour de lui un regard caustique, comme je vais du premier coup mettre cet homme hors des gonds.

Puis, élevant la voix aussitôt qu'on eut fait silence, et apostrophant Ulenspiegel, qu'on avait exprès placé dans la chaire de la grande salle, il lui dit : — Maître, qui savez tout, vous pourrez nous dire, sans doute, combien il y a de muids d'eau en la mer?

— Quatre cent quatre-vingt millions sept cent trente mille deux cent cinquante-trois et neuf pintes, mesure de Cologne, répliqua Ulenspiegel avec assurance; et si vous voulez bien arrêter tous les fleuves et toutes les rivières qui s'y jettent, nous mesurerons; je perds mon nom, s'il s'en faut d'une chopine.

Des murmures d'étonnement accueillirent cette réponse.

Le recteur, s'étant un peu remis de sa surprise, crut se rattraper dans une autre question. Combien de jours se sont écoulés, demanda-t-il, depuis Adam jusqu'à l'heure présente?

— Sept, qui font honnêtement leur service et

reviennent fidèlement toutes les semaines, à savoir : le lundi, le mardi, le mercredi, le jeudi, le vendredi, le samedi et le dimanche.

— Et combien de semaines? — Cinquante-deux, qui ne manquent pas de reparaître chaque année.

— Alors, combien d'années?

— Cinq mille deux cent quatre-vingt-neuf; et je consens à porter le bât comme un âne, si quelqu'un au monde peut nous montrer un titre qui établisse que je me trompe.

— Voilà, dit le recteur, un habile compère. Mais patience! Nous le tiendrons.

— Mon savant maître, reprit-il d'une voix éclatante, avec la science profonde qui brille en vous, j'espère que vous saurez aussi nous dire ce point, qui n'a jamais été fixé : Où est le milieu du monde? — Précisément où vous vous trouvez en cet instant, magnifique recteur, dit Ulenspiegel; faites mesurer dans tous les sens; et s'il s'en faut d'un brin de paille, je me condamne.

Le recteur resta muet et décontenancé, jusqu'au moment où un professeur lui souffla cette nouvelle

demande : — Quelle distance y a-t-il du ciel à la terre ?

— Une très-petite, dit Ulenspiegel, puisqu'on nous y entend, lors même que nous parlons tout bas.

La foule éclata d'enthousiasme ; tout le monde fit fête à un homme que rien ne pouvait embarrasser ; on le reconduisit chez lui en triomphe ; on lui remit la somme qui devait récompenser sa victoire ; on lui dit galamment qu'il valait bien plus.

— Oh ! je vaux moins, répliqua-t-il ; je sais ce que je vaux.

— Combien donc vous estimez-vous ? dit encore le recteur, qui croyait se rattraper là ?

— Je m'estime vingt-neuf deniers, dit Ulenspiegel ; et vous voyez que c'est de l'orgueil, car notre Seigneur n'a été vendu que trente.

On applaudit de nouveau ; et l'intrépide garçon mena bonne vie à Prague.

XXII

Comment Ulenspiegel fit l'éducation d'un âne.

Voyant qu'il réussissait dans Prague à faire le savant, Ulenspiegel annonça que, si on voulait convenablement le payer, il entreprendrait l'éducation d'un âne; demandant dix ans pour le mettre en



état de lire agréablement en société, de soutenir des thèses et de raisonner avec logique.

Le bon recteur, qui justement possédait un très-bel âne de quatre ans, accepta le marché, ne doutant plus de rien, à l'égard d'un homme qu'il avait reconnu si subtil. Il paya cent florins en avance et livra son âne.

— L'âne, dit gravement Ulenspiegel, a déjà de sa nature une grande facilité à prononcer les voyelles. Il en articule deux merveilleusement I, A, quoiqu'il nasille un peu sur la seconde. Il ne s'agit que de lui donner le goût de la lecture.

Il mit l'âne dans une petite étable, et, s'étant procuré un vieux livre, il plaça entre les feuillets de parchemin des grains d'avoine. L'animal, les ayant flairés, tournait les feuillets avec son nez, puis les balayait avec sa langue très-convenablement; après quinze jours de cet exercice, Ulenspiegel dit au recteur : — S'il vous plaît de venir visiter notre élève, vous reconnaîtrez qu'il se plaît déjà à étudier.

Le recteur vint. Le précepteur de l'âne ayant placé le livre devant l'écolier aux longues oreilles, celui-ci, habitué à y trouver un petit festin, se mit

avec son museau à le feuilleter d'un air très-sérieux. Le bonhomme s'en retourna émerveillé.

On se demande ce que prétendait Ulenspiegel de son essai; mais il comptait qu'en dix ans l'âne ou le recteur seraient morts; et c'est ce qui advint en la même année du savant homme.

XXIII

Comment Ulenspiegel se fit peintre.

Après quelque séjour à Prague, où Ulenspiegel ne demeura pas longtemps, car il ne pouvait tenir en place, on prétend qu'il se mit au service du duc de Brunswick. On a là-dessus peu de détails, mais bientôt nous le retrouvons au pays de Hesse où il entra, s'annonçant comme un grand peintre.

Il avait apporté avec lui quelques tableaux flamands qu'il avait achetés à un juif. Le landgrave, qui avait du goût pour les arts, ayant fait venir l'ar-

tiste étranger et visité ces tableaux, dont il se disait l'auteur, se mit à l'admirer et lui demanda :
— Maître, quel prix exigerez-vous pour décorer ma grande salle des portraits de tous mes aïeux?

— Seigneur, répondit Ulenspiegel, je n'emploierai pas seulement pour ce beau travail l'art qui a produit les petits tableaux qui m'accompagnent; je puis faire plus merveilleusement, au moyen de certains procédés dans lesquels il entre peut-être un peu de sorcellerie, mais qui m'ont été enseignés par le plus habile d'entre tous les peintres. Or, avec l'éclat dont je suppose que votre Altesse veut entourer sa famille et de la manière distinguée dont je conçois cet œuvre, le tout coûtera quatre cents florins d'or.

— Demandez ce qu'il faut et faites de votre mieux, répliqua le landgrave, je ne regarderai point au salaire; et mon trésorier va vous compter en avance cent florins pour vous mettre en veine.

Ulenspiegel se chargea donc de faire tous les portraits; il reçut en avance les cent florins d'or, disant qu'il les allait employer à acheter des toiles

et des couleurs; puis il demanda que personne ne vînt le troubler dans son travail, ce qui lui fut accordé.

Le temps marcha. Ulenspiegel, se sentant la bourse garnie, passait les jours et les nuits à jouer au cabaret, avec des amis comme il en faisait partout. Pour surcroît de bonheur, le bruit qui se répandit que le prince l'avait chargé de travaux importants lui fit vendre chèrement les tableaux qu'il avait apportés. Tout allait bien, lorsqu'au bout de trois mois, le landgrave, un jour, le fit prévenir qu'il irait le lendemain voir où il en était.

Ulenspiegel, qui n'avait pas commencé et qui eut eu grande peine à tenir un pinceau, fit pourtant bonne contenance; et quand le prince arriva dans son atelier, qui ne contenait rien qu'un grand drap blanc étendu sur la muraille, il lui dit :

— Je dois avertir votre Altesse d'une particularité; monseigneur, je vous ai dit qu'il y avait dans mon art un peu de magie. Ceux donc qui ne sont pas nés de légitime mariage ne peuvent rien voir de ce que j'ai peint.

— Ce serait là une chose étrange, dit le prince. Voyons donc.

Ulenspiegel tira le drap blanc qui couvrait la mu-



raille nue, et désignant de sa baguette les points où il supposait des portraits, il dit effrontément :

— Seigneur, ce portrait est celui du premier landgrave de Hesse ; ensuite vient Adolphe ; de celui-là descendit Guillaume le Noir que vous voyez là ; de Guillaume le Noir, naquit Louis.

Et ainsi il énuméra tous les landgraves jusqu'au prince régnant. Il ajouta :

— Les soins minutieux que j'ai mis à cet ouvrage me persuadent que personne n'osera le blâmer en rien.

Le landgrave était consterné. Quoiqu'il ne vît absolument rien, le ton sérieux d'Ulenspiegel lui en imposait tellement, qu'il pensa en lui-même : Suis-je donc le fils d'une malheureuse? ou m'aurait-on changé en nourrice? car je ne vois autre chose que la muraille.

Il n'osa toutefois faire paraître les émotions qui l'agitaient, se borna à dire qu'il ne se fiait pas assez à son propre jugement pour se prononcer sur un tel ouvrage, et sortit tout absorbé.

Ulenspiegel songea de son côté qu'il ne fallait pas s'endormir sur un succès d'audace; il courut chez l'intendant du prince, demanda et obtint une seconde avance de cent florins d'or, et s'en revint faire ses préparatifs de départ.

Comme il se livrait assez activement à ce soin, le landgrave, qui avait tout conté à sa femme, la

trouvant moins crédule que lui, l'amena à l'atelier, avec plusieurs autres dames et une petite fille qu'il avait.

Le drôle ne se déconcerta point encore et répéta hardiment devant la noble assemblée, la comédie



qu'il avait osé jouer devant le landgrave seul. Son ton était si ferme, que toutes les dames se taisaient; la petite fille seule, s'écria qu'elle ne voyait rien.

Alors la femme du landgrave, rougissant de la maligne application qu'on pouvait faire à sa fille, dit qu'il y avait de la tromperie et qu'elle préten-

dait revenir un peu plus tard avec ses gentilshommes et toute sa cour. Ulenspiegel ne jugea pas à propos d'attendre une société si honorable; il décampa; et comme les rieurs pouvaient encore être de son côté, le bon landgrave imposa silence sur cette aventure.

XXIV

De la lutte d'Ulenspiegel avec le fou du roi Casimir.

Ayant appris que Casimir, roi de Pologne, avait un fou remarquable par ses reparties et par ses tours ingénieux, Ulenspiegel fut curieux de se mesurer avec lui; il partit donc pour la Pologne.

Dès qu'il fut arrivé dans la capitale, il fit répandre le bruit qu'il venait d'une cour lointaine et qu'il était passé maître en bonnes malices de toute espèce. Les rois, en ce temps-là, s'ennuyaient assez souvent. Casimir, curieux de se divertir avec les seigneurs de sa cour, fit venir Ulenspiegel, dont on lui racontait quelques mots plaisants.

— Tu vas lutter d'habileté avec mon fou, lui dit-il; et si l'un de vous deux fait quelque chose d'original que l'autre ne puisse faire, je lui donnerai un habit neuf et vingt ducats.

La récompense était engageante; aussi les deux plaisants commencèrent-ils à déployer leur adresse, aux grands éclats de rire des spectateurs; mais, par malheur pour Ulenspiegel, il avait beau s'efforcer d'imaginer quelque drôlerie, en actions ou en paroles, il était toujours surpassé ou du moins égalé par le fou du roi, qui était un bouffon très-délié.

— Un habit neuf et vingt ducats, se disait-il sans cesse! l'occasion m'échappera-t-elle?

Il lui vint tout à coup une idée subtile. Il sortit un instant, défit son haut de chausses, et rentra bientôt, portant sur la main droite un pot couvert, et tenant une cuiller de la gauche. — Mangez la moitié de ce que j'ai mis là, dit-il à son adversaire; j'avalerai ensuite la moitié de ce que vous y mettrez.

Le fou du roi de Pologne n'eut besoin que de soulever à demi le couvercle pour se rejeter en ar-

rière avec le cœur mal disposé : — J'aime mieux avoir perdu, s'écria-t-il.



Et ainsi Ulenspiegel eut les ducats et l'habit.

XXV

Comment fut guéri tout un hôpital.

Ulenspiegel, se trouvant quelque temps après à Nuremberg, sans ressources, se ressouvint des bons

profits que déjà lui avait apportés la médecine; et incontinent il s'improvisa derechef docteur en la faculté de guérir. Il fit attacher aux piliers des églises et à la porte de l'Hôtel-de-Ville un écriteau qui



annonçait qu'il possédait divers remèdes des plus admirables.

Il y avait précisément alors une grande quantité de malades à l'hôpital, à cause d'une épidémie qui régnait en ce temps-là dans le pays. Le directeur de la maison, ayant appris l'arrivée et l'annonce flatteuse du célèbre médecin étranger, le fit appeler et lui dit :

— Si vous annoncez la vérité, docteur, et que

vous parveniez à guérir un certain nombre de nos malades, car nous en sommes encombrés, vous serez payé richement.

— Vous me trouverez très-modéré, dit Ulenspiegel, car je ne pratique la médecine que par humanité. Donnez-moi deux cents florins et je vous rends sans exception tous vos malades si parfaitement guéris, que demain votre hôpital sera évacué. Je suis si sûr de ma science, que vous ne me paierez qu'après qu'ils auront, devant vous, quitté la maison.

La proposition fut acceptée avec admiration; et Ulenspiegel se rendit le lendemain à l'hôpital. Il dit qu'il désirait être seul avec les malades, voulant garder le privilége de ses secrets; ce qui lui fut accordé; alors il ferma les portes; et après qu'il eut fait jurer solennellement à tous ceux que la maladie avait amenés là qu'ils ne divulgueraient rien de ce qu'il allait leur dire, il leur tint ce discours :

— Je suis venu ici, mes amis, pour vous guérir tous, et je m'y suis obligé. Mais je ne le puis qu'au moyen d'un expédient qui vous étonnera sans doute, c'est qu'il faut que l'un de vous se sacrifie pour les

autres. Celui-là devra se résoudre à être brûlé sur-le-champ ; je le réduirai en poudre ; j'en formerai un médicament exquis que vous prendrez tous et qui vous rendra à tous immédiatement une santé parfaite. Il est juste, dans une circonstance aussi grave, que nous ne fassions rien légèrement, et que nous immolions le plus sérieusement malade. Pour le connaître, voici la méthode que je vais employer et qui m'a toujours réussi dans les cures de ce genre. Celui d'entre vous qui ne pourra marcher, de manière à sortir de l'hôpital, quand tout à l'heure je vous appellerai tous à la porte, sera condamné à servir de remède aux autres.

Cette communication imprévue fut accueillie par une stupeur universelle. Sans laisser à la réflexion le temps de fermenter, Ulenspiegel se rendit aussitôt auprès du directeur : — C'est fait, lui dit-il.

Et faisant ouvrir brusquement les portes de l'hôpital, il s'écria : Que ceux qui ne sont plus malades sortent promptement.

— On va juger, ajouta-t-il avec assurance, des prodigieux effets de mon art.

En effet, tous ces malheureux, dans la plus grande angoisse, se hâtaient à qui mieux mieux de gagner les portes. Les uns n'avaient pas achevé de



s'habiller, les autres couraient en chemise; ceux-ci oubliaient une de leurs béquilles; ceux-là, qui de six mois n'avaient quitté le lit, trottaient avec des efforts incroyables. Le directeur ébahi, voyant passer un vieux moribond, lui demanda s'il était donc aussi

hors de peine. —Comment! si je suis guéri, répliqua le vieillard effaré, je suis sain comme une pomme.

Quelques autres, interrogés pareillement au passage, firent semblables réponses.

Quand tout fut sorti, jusqu'aux culs-de-jatte, et qu'on eut vérifié que l'hôpital était complètement évacué, Ulenspiegel réclama son salaire qu'on lui paya joyeusement, en le comblant d'éloges; et il quitta la ville au plus vite, prévoyant bien que les malades qui auraient pu échapper à une telle secousse, ne manqueraient pas de retourner le lendemain à l'hôpital.

Ce qui eut lieu.

XXVI

Comment Ulenspiegel dîna sans payer, dans une auberge d'Italie.

Ulenspiegel voulut aussi faire le voyage d'Italie et visiter Rome, toujours remplie d'illustres pèlerins. Mais lorsqu'il arriva de l'autre côté des Alpes,

il se trouva qu'il n'avait plus d'argent. Désireux toutefois de faire bonne chère, il eut recours à son esprit. Un jour, il aperçut une hôtesse, à la tournure avenante et ouverte, qui l'invitait à se reposer en sa maison. C'était l'heure du dîner; et le costume d'Ulenspiegel n'annonçait pas sa détresse. Comme il aperçut au-dessus de la porte cette inscription : *Ici on donne à boire et à manger*, il la répéta tout haut avec un sourire malin et ajouta : Est-ce qu'on dîne ici pour rien?

— Non, signor, répondit l'hôtesse en riant aussi, on paie.

— Quel est l'ordinaire, demande-t-il?

— A la table des seigneurs on donne huit sous, à la seconde table six sous, et à la troisième quatre sous.

— La table où on donne le plus est celle qui me va le mieux; mettez-moi avec les seigneurs.

Il mangea comme quatre, resta à table le dernier; et quand il eut fini à son aise : — Eh bien! dit-il à l'hôtesse, expédiez-moi.

— C'est huit sous, dit-elle en s'approchant. Il

tendit la main : Donnez, fit-il; cette petite somme me viendra à point, car je suis à sec.

— Comment l'entendez-vous, s'écria l'hôtesse stupéfaite?

— Je l'entends comme je dois l'entendre; ne m'avez-vous pas dit qu'à la table des seigneurs on donnait huit sous? J'ai fait en sorte de les gagner; j'ai mangé loyalement.

— Voilà un rusé coquin, dit la dame. Vous croyez



donc qu'à la boucherie on nous donne la viande pour rien, qu'on nous paie pour vous héberger et que c'est ici un hospice.

— Je ne sais pas ce que c'est, dit le farceur en se levant gravement; mais si vous ne payez pas, vous m'avez trompé; car j'ai trop dîné et j'en serai malade.

Ce disant, il s'en alla, sans paraître ému le moins du monde des injures qu'on lui lançait, mais très-flatté de voir qu'on ne le retînt pas.

XXVII

Du tour que fit Ulenspiegel à Rome.

Parvenu à Rome, Ulenspiegel alla se loger chez une veuve très-dévote; c'était une bonne vieille qui s'était imposé le devoir d'héberger les pèlerins. Elle le reçut avec sa bienveillance connue; et après qu'il eût bien soupé, elle lui demanda de quel pays il était.

— De la Flandre, dit-il, et je suis venu ici pour parler au pape.

— Mon enfant, répondit la bonne veuve, vous

pourrez assurément voir le saint-père; mais quant à lui parler, c'est chose plus difficile. Moi qui suis bien connue à Rome, je n'ai jamais pu y parvenir et je donnerais bien cent ducats pour jouir d'un si grand honneur.

— Promettez-vous de me les payer, si je fais en sorte que vous parliez au pape, dit Ulenspiegel.

— Oh! de grand cœur, répliqua l'hôtesse.

— C'est bien, je retiens votre parole.

Le drôle attendit le jour où le souverain pontife disait la messe à Saint-Jean de Latran; ce qui avait lieu chaque semaine; et pendant les saints offices il



tourna le dos à l'autel, de manière à se faire remarquer de tous les cardinaux.

La messe terminée, on parla au pape de cette irrévérence, commise par un jeune homme de bonne tournure. — Qu'on le fasse venir, dit le saint-père.

Ulenspiegel, interrogé sur sa foi, répondit qu'il avait la même croyance que son hôtesse, dont il indiqua le nom et la demeure.

On la manda aussitôt; et comme il y avait quelques hérésies, depuis que les papes avaient si longtemps habité Avignon, on demanda à la bonne femme quelle était sa doctrine ?

La veuve, heureuse et confuse de se trouver en présence du père des fidèles, répondit qu'elle était catholique-romaine et qu'elle se soumettait sans restriction à tout ce que prescrivait l'Église.

— C'est aussi là ma profession de foi, ajouta Ulenspiegel.

— Pourquoi donc, mon fils, dit le souverain pontife, tournez-vous le dos à l'autel pendant les offices sacrés?

— Parce que je suis un grand pécheur, répondit le pèlerin un peu interdit, et que je ne suis pas digne de lever les yeux sur cet autel où Dieu réside.

Après cette explication, que le pape accueillit avec bonté, Ulenspiegel fut renvoyé, ainsi que son hôtesse; et il ne manqua pas de se faire délivrer les cent ducats qu'il venait de gagner en procurant à la veuve l'occasion de parler au saint-père.

XXVIII

Comment Ulenspiegel usa de son habit de pèlerin.

Ulenspiegel ne s'était pas amendé à Rome. En s'en revenant de la ville des saints apôtres, après qu'il eût dépensé les cent ducats que lui avait donnés la pieuse veuve, il s'avisa d'un stratagème que l'on a toujours sévèrement blâmé. Il se présenta, dans son costume de pèlerin, et s'adressant au curé d'un gros village, il lui dit qu'il revenait de la Terre-

Sainte où il était allé en expiation de ses péchés, et que des aumônes qu'il pouvait recueillir il avait fait vœu d'élever une chapelle à la Sainte-Vierge, qu'il le priait en conséquence de lui permettre, le lendemain dimanche, après la messe, de faire une courte allocution à ses paroissiens et de recevoir les dons de leur charité. Cette demande lui fut accordée; et la nouvelle de la présence d'un pèlerin venant de la Palestine, amena à l'Église plus de monde encore qu'à l'ordinaire.

Après le service divin, Ulenspiegel monta sur un banc; et prenant la contenance la plus humble, il expliqua aux assistants tout ce qu'il prétendait avoir souffert dans son pèlerinage; puis il exprima le vœu qu'il avait fait, et ajouta : — J'ai solennellement promis que les offrandes que je recevrais pour l'érection de cette chapelle seraient pures de toute souillure; que je les recevrais des femmes seules et non des hommes. Ainsi, que toutes celles qui ont quelque infidélité ou quelque faiblesse à se reprocher, se gardent bien de m'approcher; car leur châtiment est certain dans ce monde et dans l'autre.

On vit à ces mots toutes les femmes et toutes les jeunes filles se lever spontanément et se presser d'aller porter leur offrande, chacune selon ses moyens; elles



s'imaginaient toutes qu'elles passeraient pour avoir manqué à leurs devoirs si elles agissaient autrement. Celles même sur la conduite desquelles planaient quelques soupçons, crurent par-là raffermir leur ré-

putation ; et il y en eut qui se présentèrent deux ou trois fois, afin d'être plus certaines qu'on les avait remarquées.

De cette façon Ulenspiegel fit une ample collecte ; et il s'en alla en déclarant que nulle part il n'avait rencontré un si remarquable ensemble de femmes vertueuses.



XXIX

Comment Ulenspiegel enleva des poules.

Arrivé à Quedlinbourg et toujours sans argent, car, selon la remarque de l'éditeur de Stuttgard, l'argent mal acquis s'en va aussi vite qu'il est venu, Ulenspiegel rôdait en observateur dans le marché qui

se tenait sur la place de l'abbaye. Les villageois alors étaient encore plus simples qu'aujourd'hui. Le rusé compère avisa une bonne vieille, qui étalait devant elle pour marchandise une douzaine de poules en compagnie d'un beau jeune coq, le tout enfermé dans un panier à claire-voie, qui permettait de les inspecter à l'aise.

— Combien votre panier, demanda-t-il?

— Si vous prenez les poules et le coq, mon beau seigneur, répondit la villageoise, ce sera vingt-sept sous.

— Et vous ne pouvez pas diminuer quelques deniers?

— Pas une maille.

— Alors je prends le tout; et ce disant, il chargea le panier sur ses épaules.

Comme il s'éloignait sans payer : — Dites donc, l'acheteur, cria la vieille, je ne les donne pas sans argent.

— Patience, ma bonne, je suis le sécrétaire de l'abbaye; je vous apporterai vos vingt-sept sous.

— Excusez, mon maître; mais il m'a été recommandé de ne rien donner qu'en recevant.

— Ah ! vous vous défiez de moi, dit Ulenspiegel en s'arrêtant et déchargeant son panier à la porte du monastère ; eh bien ! je vais vous laisser un gage.

Et tirant le coq du panier il le mit entre les mains de la villageoise. — Voilà, dit-il, de quoi vous rassurer.



Comme le coq se débattait pour rejoindre ses poules et que la bonne femme était très-empêchée à le retenir, Ulenspiegel enfila les corridors, marcha

droit à la cuisine, vendit les douze poules au cuisinier, en reçut le montant et sortit avec assurance. — La villageoise l'attendait à la porte. — Vos poules conviennent, dit-il; vous n'avez qu'à porter aussi le coq, on vous paiera.

Ce disant il gagna le large.

XXX

Ce que fit Ulenspiegel au pied du gibet.

De Quedlinbourg, il paraît qu'Ulenspiegel vint à Lubeck, où le commerce attirait une foule d'étrangers. Il y avait alors en cette ville un cabaretier qui avait gagné beaucoup d'argent et que sa fierté présomptueuse rendait odieux à tout le monde. Il avait coutume de dire que l'homme assez fin pour lui jouer un tour était encore à venir; et ceux qui avaient été trompés, comme il y en a tant dans les villes fréquentées, lui en voulaient de sa jactance. Ulenspiegel se piqua d'honneur et prit le ferme propos d'attraper

un homme si vain. Il se munit pour cela de deux pots semblables, l'un qu'il cachait sous son manteau était plein d'eau, l'autre qu'il portait à découvert était vide; il entra chez le cabaretier, et présentant le pot vide, il lui demanda une mesure de vin. Le cabaretier le servit; Ulenspiegel, tout en s'inquiétant du prix du pot, changea adroitement le vase plein de vin contre l'autre, qu'il posa d'un air indifférent sur le comptoir. Le marchand, ayant répondu qu'il vendait le pot dix deniers :

— C'est trop cher, dit l'enfant de Knesselaere, je n'en puis donner que huit; voyez si vous pouvez laisser votre marchandise à ce prix.

Le cabaretier se fâcha : — Le prix de mon vin est fait, dit-il; qui n'en veut pas me le laisse.

— C'est ce que je ne savais pas, reprit tranquillement Tiel; reprenez-le donc, car je ne m'en soucie point. Le cabaretier en colère prit le pot qui était devant lui et le remit dans le tonneau, en disant qu'il fallait être bien peu de chose pour faire tirer du vin qu'on ne pouvait payer.

Ulenspiegel reprit avec calme le pot vide et s'en

alla boire avec ses amis celui qui était plein, en riant bien aux dépens du cabaretier.



Malheureusement l'aventure s'ébruita; et comme les brocards pleuvaient sur le marchand de vin, il se fâcha. On ne plaisantait pas alors à Lubeck, en fait de vol. Ulenspiegel fut arrêté; et comme les lois étaient fort sévères, et que peut-être il y avait sur le compte du personnage d'autres escroqueries dont on a vu qu'il ne se faisait pas faute, après une courte procédure il fut condamné à être pendu.

Le jour de l'exécution arrivé, une foule de cu-

rieux se pressait dans les rues pour voir passer Ulenspiegel. Les uns le plaignaient, à cause du bon tour qu'il avait joué au cabaretier; les autres étaient curieux de voir pendre un homme qui avait la réputation d'être si subtil; la plupart des spectateurs lui portaient intérêt.

Lorsqu'il fut arrivé sous le gibet et qu'il eut monté la moitié de l'échelle, il demanda la permission de parler; laquelle lui étant concédée, il pria les magistrats de vouloir bien lui accorder une autre faveur.

— Je ne demande point qu'on me fasse grâce, dit-il; ce que je désire est peu important, et j'ose affirmer qu'on peut me l'accorder sans qu'il en coûte rien.

D'après ces assurances, les magistrats, dont la compassion était excitée par la bienveillance des assistants, se retirèrent à l'écart pour délibérer; et ils vinrent annoncer au condamné qu'on lui accorderait sa demande, pourvu qu'elle ne tendît pas à obtenir remise de la peine.

Ulenspiegel, alors respirant, se prit à dire : — Vous savez, mes seigneurs, que tout justement con-

damné que je suis, car des juges ne peuvent se tromper, je ne suis pourtant pas un grand coupable; j'ai cru pouvoir me permettre de donner une leçon à un homme dont la présomption déplaisait; j'ai été trop loin; il faut que j'en convienne, puisque j'ai mérité le gibet. Cependant si vous sentez dans vos cœurs un peu de pitié pour moi, daignez me donner encore la garantie que vous ne me refuserez pas la légère marque de bienveillance que j'attends de vos seigneuries.

La promesse solennelle lui en fut faite. Il ajouta :

— L'engagement que vous venez de prendre à l'égard d'un homme qui va mourir me rassure; aucun de vous ne s'abaisserait jusqu'à manquer à la foi jurée. Je meurs sans regret; car voici ma prière, et si j'en avais le temps je vous prouverais que j'ai le plus grand intérêt à vous la faire. Je vous demande donc, bourgmestres et conseillers-juges de la ville de Lubeck, de venir à jeûn, tous les matins, pendant trente jours, comme vous venez de vous y obliger, et cela ne vous coûtera rien, me baiser le derrière, après que j'aurai été pendu.

Cette proposition inattendue causa une telle commotion dans toute l'assemblée, que pendant un quart-



d'heure il fut impossible de s'entendre. Les magistrats s'étaient de nouveau retirés à l'écart pour se consulter ; et ils avaient envoyé demander la grâce du coupable au conseil suprême ; car ils ressentaient autant de dégoût à tenir leur promesse que de honte à manquer de parole. Ulenspiegel fut donc ramené

en prison ; et quelques jours après, on lui annonça que sa peine était commuée en un bannissement et qu'on lui enjoignait de quitter la ville au plus vite, ordre qu'il s'empressa d'exécuter.

XXXI

Comment Ulenspiegel fit qu'une marchande cassa tous ses pots.

Ulenspiegel gagna Brême ; il y trouva un seigneur qu'il avait connu dans ses voyages, et qui voulut le retenir quelque temps, dans l'espoir de tirer bon divertissement de ses plaisanteries. Mais le farceur faisait le sérieux.

Il y avait trois jours qu'on s'étonnait de sa tranquillité ; tout son plaisir paraissait être dans quelques promenades solitaires qu'il faisait par la ville. Le seigneur lui demanda s'il avait donc perdu sa gaîté ? Dans mes voyages, dit-il, je me suis occupé de choses graves et curieuses ; et s'il plaît à votre seigneurie de faire avec moi un tour de promenade,

elle verra un exemple de la puissance que j'ai acquise.

Le seigneur accepta avec empressement la proposition ; ils allèrent ensemble, sans aucune suite ; et quand ils passèrent sur le grand marché, devant l'échoppe d'une bonne femme qui vendait des pots et des écuelles de terre cuite : — Vous voyez cette femme, dit Ulenspiegel, si le tour vous amuse, au



moindre signe que je ferai, elle va briser tout ce qu'elle a dans sa boutique.

— Voyons ce prodige, dit le seigneur incrédule; et sur un signe que Tiel Ulenspiegel traça en l'air, la femme mit tous ses pots en pièces, en y allant des pieds et des mains.

Tous les passants s'attroupèrent pour voir ce fait singulier, que personne ne comprenait. Le seigneur stupéfait tira Ulenspiegel à l'écart et lui demanda d'où lui venait sa puissance?

— D'un moyen bien simple, mais qui est mon secret.

— Si vous me le dites, voici trente florins d'or.

— Mon digne seigneur, répliqua Ulenspiegel, en allongeant la main pour prendre les trente florins, il n'y a ici ni science occulte, ni nécromancie. J'avais simplement payé les pots et recommandé à la marchande qu'elle les brisât à un certain signal convenu.

Le brave seigneur, joyeux de savoir un si bon tour, fit promettre à Ulenspiegel de n'en rien dire; et il invita plusieurs de ses amis à dîner. Il leur parla de la bizarre anecdote qui faisait déjà l'entretien de toute la ville. Comme la curiosité des convives était vivement excitée : — Je pourrais, dit-il,

vous révéler les moyens d'obtenir ce résultat qui vous étonne, car j'en ai le secret; et en passant avec vous devant une boutique je puis sur un signe obliger la marchande à détruire sa marchandise. Mais pour vous initier à une science si haute, il faut que chacun de vous s'engage à me faire don d'un bœuf.

Tous les convives, qui possédaient des terres et des troupeaux, prirent avec empressement l'engagement offert : — Eh bien! dit le seigneur, tout consiste à prévenir la marchande et à lui payer le dégât.

Plus d'un fut penaud à cette explication ; mais tous firent honneur à leur engagement; et les florins d'or donnés à Ulenspiegel furent bien regagnés.

XXXII

Ulenspiegel brasseur, puis tailleur.

Une des manies d'Ulenspiegel était de prendre constamment les choses à la lettre. S'étant mis au

service d'un brasseur, comme le patron s'en allait en noces avec sa femme, il lui recommanda de brasser de la bière, de surveiller la cuve et de bien cuire le houblon, pour donner de la force à la cuvée. Or, cet homme avait un gros chien maussade et hargneux avec qui Ulenspiegel ne s'accommodait guère. Par malheur pour lui, ce chien s'appelait Houblon, selon l'habitude qu'ont les gens de métier de donner à leurs animaux domestiques un nom qui se rattache à quelque objet de leur profession. Ulenspiegel, qui en voulait au chien, le mit dans la cuve; et le maître du logis, s'en revenant gaîment du festin, trouva son chien bouilli et sa bière gâtée. C'est dire que le farceur eut son congé.

Il prit alors l'aiguille et s'improvisa garçon tailleur. Le maître auquel il s'adressa était un bonhomme, plein de conseils et de proverbes. La manière dont il s'exprima fut un aliment pour l'esprit malin d'Ulenspiegel.

— Mon enfant, dit-il d'abord, il faut coudre fin et serré, et faire en sorte que votre travail ne se voie point.

— Fort bien, maître, dit Ulenspiegel; et il se mit à coudre sous une couverture qui l'empêchait de voir lui-même.

— Que faites-vous donc là? dit le tailleur surpris.

— Mais je fais en sorte que mon travail ne se voie point.

Le bourgeois rit de bon cœur, s'expliqua un peu mieux; puis, ayant à sortir, il donna à Ulenspiegel une houppelande à moitié faite; c'était un habit de campagne, en très-grosse laine fauve, qu'il était d'usage alors d'appeler un loup. Il ajouta : — Fais-moi de cela un loup soigné; — et il partit.

Ulenspiegel se mit à défaire tout ce qui était fait, tailla capricieusement l'étoffe, lui donna la forme d'un loup, la monta à grands points, et la plaça sur quatre bâtons au milieu de l'établi.

Quand le maître revint et qu'il vit l'ouvrage d'Ulenspiegel ayant toute la forme de l'enveloppe d'un loup, le regret d'avoir perdu une pièce d'étoffe ne fut pas si fort chez lui que l'envie de rire; car il paraît que le tailleur était jovial. Il trouva son garçon très-spirituel; et le bon sens qu'il eut de ne pas se

fâcher fit qu'Ulenspiegel s'attacha à lui, de sorte que pendant quelques jours il travailla passablement.

Mais le naturel reparut à une occasion prochaine. Un matin que le maître allait prendre une mesure, il remit à Ulenspiegel un pourpoint de velours, qui était tout fait et dont il ne restait à coudre que les manches.

— Il faut ce pourpoint dans deux heures, dit-il; puis il ajouta une expression allemande que nous ne saurions traduire : Monte le collet et *jette-lui les*



manches. Ulenspiegel monta le collet au haut d'un

porte-manteau et s'occupa pendant deux heures à lui lancer les manches et à les ramasser.

— Que diable fais-tu là ? dit le bourgeois en rentrant. — Mais je fais ce que vous m'avez dit : j'ai monté le collet le plus haut que j'ai pu, et il y a deux heures que je lui jette les manches sans qu'elles veuillent tenir.

XXXIII

Du veau et du bonhomme qui le menait.

Étant venu à Aix-la-Chapelle, et manquant d'argent, Ulenspiegel vit un paysan qui marchait à pas lourds, traînant un veau derrière lui. L'occasion lui sembla bonne à saisir ; et avisant un garçon meunier qui paraissait assez niais : — Si tu veux, lui dit-il, nous allons faire un bon tour; tu te mettras à la place du veau que je vais cacher là dans ce retrait de porte; tu auras le plaisir de te faire traîner, et, en arrivant à la boucherie, nous rirons bien de la figure du manant.

Le garçon meunier se montra dispos; Ulenspiegel, ayant doucement détaché la corde qui tirait le veau, le garçon se mit à sa place. Le paysan tirait toujours, à la risée des spectateurs qui le suivirent.



Pendant ce temps Ulenspiegel resta seul avec le veau. Un boucher qui passait, le voyant, lui demanda quel prix il voulait de sa bête. — Six florins, dit Ulenspiegel. Le boucher les compta; et le farceur gagna au large.

Mais les grands débats qui survinrent à la boucherie, lorsque le villageois trouva un homme à la place de son veau, ayant amené là le prévôt de la

ville, et le garçon meunier ayant donné le signalement d'Ulenspiegel, des archers furent envoyés à sa poursuite. Ils l'aperçurent qui sortait des portes, et par leurs cris excitèrent le guet. Le rusé compère, pour échapper aux poursuites, sauta dans le fossé; et, passant sous un petit pont que couvraient des ouvrages de fortification, il s'échappa. Mais il résolut bien de faire payer aux archers le bain froid qu'ils l'avaient forcé à prendre.

Pour cela, il se cacha dans les environs; pendant la nuit qui s'ensuivit, ayant détaché six planches d'un pont de bois qui était sur le grand fossé devant le poste, dès que le jour commença à poindre, il vint sur ledit pont, au moment où l'on ouvrait les lourdes portes; appelant les hommes du guet et les raillant, il les excita si bien à le reprendre, que tous accoururent en hâte, et, sans regarder à leurs pieds par le brouillard, se précipitèrent à travers la rupture du pont dans le fossé, pendant qu'Ulenspiegel, du haut du parapet, les contemplait joyeusement et les raillait en leurs ébats. Après quoi il s'éloigna de la contrée.

XXXIV

Comment Ulenspiegel se comporta dans son état de cordonnier.

Ulenspiegel se mit au service d'un cordonnier. C'était un homme sentencieux et qui parlait avec de grandes prétentions. Quoique le nouvel apprenti travaillât fort mal, comme il avait l'air d'admirer tout ce que disait son maître, ce qu'il faisait avec malice, celui-ci prenait confiance en lui; et un jour il lui apporta un beau cuir de cheval et l'étalant devant lui: — Ulenspiegel, mon garçon, lui dit-il; je vais te donner là une besogne de seigneur. Tu vas nous tailler dans ce cuir de quoi réjouir les pieds de tous nos gentilshommes; et je jugerai ici ton intelligence.

— Maître, dit Ulenspiegel, je ne puis devenir capable qu'en suivant vos enseignements. Précisez-moi ce que je dois faire.

— Comme le berger conduit son troupeau, mon fils, tu pousseras ton cuir devant toi; comme il y a

dans ce troupeau de grandes bêtes et des petites, à savoir des moutons, des agneaux, des pourceaux et des chèvres, tu tailleras de grandes et de petites pièces, des moyennes à l'occasion, selon que l'étoffe se présentera. On ne peut pas faire des souliers d'un pied avec un morceau de six pouces. Mais il ne faut rien perdre, ni à droite, ni à gauche. Va donc devant toi; je sors un moment, et à mon retour je verrai si tu es digne du tranchet et de l'alène.

Ulènspiegel, demeuré seul, commença à tailler son cuir en diverses formes bizarres, donnant à ses morceaux, tantôt la forme d'un pourceau, tantôt celle d'un mouton, puis celle d'une chèvre, et faisant de petits agneaux avec les moindres pièces; du reste ne perdant rien.

Quand le bourgeois revint et qu'il vit son cuir ainsi gâté, il se fâcha grièvement. — Mais, lui dit Ulenspiegel, j'ai fait ce que vous m'avez recommandé; vous parlez en figures; je n'ai pas fait autre chose.

— Vous n'êtes bon à rien du tout, reprit le maître; apprêtez du moins les marchandises pour la foire et

attachez ensemble les souliers, les petits après les grands.

Le farceur prit encore ces mots à la lettre et se mit à coudre solidement un grand soulier à un petit; sur quoi on le mit à la porte.

Il résolut de se venger; et comme les idées qui lui venaient n'étaient pas toujours d'un goût délicat, il se munit d'un petit tonneau, l'emplit de certaines matières gelées (on était au cœur de l'hiver), et mit par-dessus une épaisse couche de bonne poix. Il vint trouver le cordonnier : — Je souhaite, dit-il, vous indemniser du tort que je vous ai fait en gâtant vos cuirs. J'ai acheté, d'occasion, un tonneau de poix à très-bas prix. Je vous le cède pour trois florins.

Le bourgeois, ravi du bon marché, ouvrit le tonneau, flaira la poix, la pétrit, et la trouvant excellente, paya les trois florins et mit le tonneau dans sa boutique. Un gros poële échauffait l'atelier, de manière qu'on n'y songeait pas au froid. Au bout d'une heure le contenu du tonneau dégela; une très-mauvaise odeur, se répandant parmi la boutique, suscita de grossiers brocards, que les garçons se renvoyaient

l'un à l'autre en se serrant le nez. Ce ne fut que le soir que le tonneau ayant été visité révéla le pot aux roses.

XXXV

De diverses choses plaisantes.

Ulenspiegel était fort redouté de quelques-uns, à cause de sa malice. Le savetier, son voisin, le croyant sorcier, l'avait prié de ne lui parler qu'à travers les vitres; et le farceur se prêtait à cette idée en coignant à la verrière, lorsqu'il donnait ses bottes à graisser. Mais le savetier, lui aussi, prenait à la lettre, connaissant le personnage, ce que lui disait Ulenspiegel; et quand celui-ci disait: Huilez mes bottes, il les graissait avec de l'huile; quand il disait. Beurrez mes bottes, on les frottait de beurre.

Un jour Ulenspiegel, croyant que le lard adoucirait mieux sa chaussure, dit à la fenêtre dans sa manière: Lardez mes bottes. Le garçon du savetier prenait déjà un morceau de lard, pour les en frotter

soigneusement, quand le maître remarqua qu'on avait à faire à Ulenspiegel, et qu'il fallait plus exactement faire ce qu'il prescrivait. Il prit donc une lardoire et se mit à piquer et larder les bottes du plaisant comme on larde un lièvre qu'on veut rôtir. Puis il les lui envoya.

Ulenspiegel, consterné de la manière dont on avait accommodé ses chaussures, et n'en ayant point d'autres, voulut au moins rendre malice pour malice. Se rappelant la prière que le savetier lui avait faite de ne lui parler qu'à travers les vitres, il s'en alla



donner un coup de tête dans la verrière, l'enfonça en éclats dans l'échoppe et demanda au savetier s'il ne voulait pas venir manger de son plat?

Peu de jours après, il fit dans la même ville une petite malice que quelques conteurs disent avoir eu lieu à Bruxelles; ce que nous ne discuterons pas.

Il assembla, sur la place publique, tous les tailleurs de la ville, tous ceux des environs et même des lieux lointains, leur ayant fait donner avis qu'il avait à leur communiquer une grave et importante affaire, sans laquelle ils ne pouvaient jamais prospérer. Tous vinrent, empressés et curieux; et lorsqu'il les vit réunis en fort grande multitude, il monta sur un tréteau et leur dit : Quand je vous aurai fait savoir la cause pour laquelle je vous ai appelés, mes maîtres, vous reconnaîtrez combien elle vous sera nécessaire à tous. Vous tenez à la renommée de vos ouvrages; c'est pourquoi je voulais vous révéler solennellement le premier principe de tout bon tailleur et couturier, à savoir, qu'avant de coudre, vous ne devez jamais manquer de faire un nœud au bout du fil; autrement il ne tiendrait pas.

Sur quoi il descendit et se perdit dans la foule, laissant les bons tailleurs et couturiers étonnés d'être venus de si loin pour en tant apprendre.

XXXVI

L'Aventure des trois aveugles.

Avant d'entrer en la ville de Luxembourg, où il se rendait, Ulenspiegel fit rencontre de trois aveugles, qui vivaient d'aumône et mendiaient de compagnie. L'idée lui vint de jouer un tour à ces bonnes gens. — Où allez-vous donc ainsi ? leur demanda-t-il.



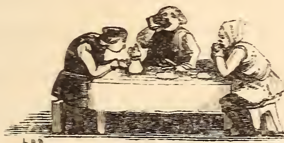
— Devant nous, mon digne seigneur, avec l'espoir de gagner notre journée, s'il plaît à Dieu.

— Mais il fait grand froid : je veux que vous bénissiez ma rencontre. Voilà trois florins que je vous donne; retournez à la ville et faites bonne chère aujourd'hui.

Ce disant, il leur souhaita bon appétit et s'éloigna de quelques pas, sans leur donner une obole. Chacun des trois aveugles crut que l'un de ses camarades avait reçu l'argent; tous trois le remercièrent avec effusion; ils rebroussèrent chemin joyeusement et entrant dans le premier cabaret ils racontèrent leur bonne fortune. L'hôte, qui les connaissait, les fit asseoir, les félicita :

— Je veux, ajouta-t-il, pour vos trois florins, vous régaler comme des rois.

Il leur servit donc copieusement de quoi boire et



de quoi manger; et après le festin il leur demanda de payer l'écot. Alors les trois aveugles se dirent l'un

à l'autre : — Que celui qui a reçu les trois florins paye la dépense.

Mais chacun ajouta : Ce n'est pas moi.

En ce moment l'embarras commença ; et, des longues explications qui suivirent, il résulta que ces pauvres gens avaient été trompés.

Le cabaretier, qui était avare, se demanda : que ferai-je ? Si je les laisse aller, ce que j'ai fourni est perdu, tandis que si je les garde et que j'aille chercher la police, il se peut que quelques bonnes âmes viennent à leur aide et m'indemnisent. Il les enferma donc dans son écurie et se disposa à sortir.

Comme il franchissait le pas de sa porte, Ulenspiegel parut, amené là, soit par curiosité, soit par l'intention de tirer d'embarras les trois aveugles qu'il avait suivis de loin.

— Vous avez l'air bien pressé, dit-il à l'hôte.

Et celui-ci lui conta ce qui venait d'avoir lieu.

— Pauvres gens ! répliqua Ulenspiegel, vous allez les punir durement d'une erreur involontaire ; ne serait-il pas plus simple de leur trouver une caution ?

— Certainement, répondit le cabaretier, je me tranquilliserais, s'il s'en présentait une.

— Eh bien! dit le farceur, je vais vous l'amener.

Il s'en alla trouver un bon vieux curé du voisinage et lui dit : — Je viens humblement vous prier, messire, de faire une œuvre de charité; mon hôte est possédé d'un mauvais esprit; venez le chasser promptement, s'il vous plaît; et on reconnaîtra vos peines.

— Volontiers, répondit le curé; mais je suis empêché en ce moment; retournez auprès de lui, dites qu'on le prépare et que j'irai dans deux heures.

— C'est grande bonté à vous, messire; mais comme sa femme est fort inquiète, je vais vous l'amener, afin qu'elle apprenne de votre bouche qu'elle peut compter sur votre assistance.

Ulenspiegel revint donc annoncer au cabaretier que le curé consentait à répondre de la dépense faite par les aveugles. — Il ne peut sortir pour l'instant, ajouta-t-il; mais que votre femme me suive jusque là, il le lui promettra à elle-même.

L'aubergiste réjoui envoya sa femme; et Ulens-

piegel dit au curé : — Voici la femme de notre hôte, veuillez l'assurer que vous arrangerez tout.

— Femme, dit en effet le curé, patientez deux heures, et, comme je l'ai promis, je tirerai votre mari d'affaire.



L'hôtesse, ayant fait ses révérences, s'en retourna, confirma ce qu'avait rapporté Tiel, et fit relâcher

les trois aveugles, qui n'eurent rien de plus pressé que de gagner les champs.

Tiel, lui-même, ayant bu un coup qu'on lui offrit en reconnaissance de son bon office, ne jugea pas à propos d'attendre le curé. Il alla prendre gite dans un quartier opposé de la ville.

A l'heure dite, le bon curé arriva; trouvant la cabaretière dans la chambre d'entrée, il lui demanda où était son mari.

— Voilà, dit-elle, un homme de bien et qui est exact.

Puis elle appela son mari, et continuant : — Il sera heureux, dit-elle, de voir que vous venez si vite payer ce qui nous est dû.

— De quoi parlez-vous, dit le curé, est-ce votre mari qui vous a dit cela?

— Je parle, répondit-elle, de cette petite somme que je puis recevoir à sa place.

— Il s'agit bien de somme, reprit le curé; c'est le diable qui lui suggère de telles idées; mais amenez-le ici et nous chasserons bien le démon qui le possède.

La femme, ne comprenant rien à tout ce discours, appela derechef son mari, lequel étant occupé à vider un lièvre et ne se donnant pas le temps de se débarbouiller, accourut tout plein de sang, avec un grand couteau dans la main. Ce que voyant, le curé saisi d'effroi se prit à fuir au plus vite, en criant : — A mon secours! mes bons voisins, voilà un possédé qui veut me tuer!

Les voisins s'interposèrent; tout s'expliqua; et on reconnut que les aveugles, le cabaretier, sa femme et le curé, avaient été les dupes d'un plaisant.

XXXVII

De la farce du loup.

Ulenspiegel s'étant logé, comme on l'a dit, dans une auberge située de l'autre côté de la ville, y vivait à l'aise, comme s'il eût oublié qu'il logeait le diable dans sa bourse. Il comptait sur une bonne fortune; elle lui vint.

Un soir que la nuit commençait à s'avancer, et comme tout le monde se couchait, trois marchands allemands frappèrent à la porte. L'hôte, qui les connaissait pour ses habitués, alla leur ouvrir en grommelant et leur demandant pourquoi ils arrivaient si tard. — C'est, dirent-ils, que nous avons fait rencontre d'un loup, et que la peur d'en trouver d'autres dans le bois nous a fait faire un long détour.

— Quoi ! s'écria d'un ton railleur l'aubergiste, qui était fanfaron autant que maussade, à trois que vous êtes, vous vous laissez effrayer par un loup. Vous ne serez jamais que des poltrons. A moi seul, que je rencontre trois loups, je vous réponds bien de les mettre en fuite.

Il ajouta, pendant tout le souper, d'autres plaisanteries qui les mécontentèrent; ils en parlaient encore avec mauvaise humeur en se mettant au lit; et comme ils habitaient la même chambre qu'Ulenspiegel : — Mes maîtres, leur dit-il, depuis quelques jours que je suis céans, j'ai déjà remarqué plus d'une fois que notre hôte n'est qu'un rodomont; et si ce n'était que je dois attendre une petite somme pour

payer son compte, je lui jouerais un tour qui lui ôterait l'envie de parler de loups.

Les marchands, très-charmés de ces paroles, répondirent que s'il pouvait, par une bonne malice, les venger de la forfanterie de l'aubergiste, ils garantiraient volontiers ses dépenses.

— Allez donc demain à vos affaires, répliqua Ulenspiegel; et après demain vous aurez satisfaction.

Lorsqu'ils partirent le matin en annonçant qu'ils n'allaient pas loin, l'hôte leur cria encore de prendre garde aux loups. Ils ne répliquèrent rien, sinon qu'ils recommandaient qu'on gardât leur coucher pour le lendemain.

Ulenspiegel, qui était sorti avec eux, se procura dans la campagne un loup mort; ce qui ne lui fut pas difficile, dans un pays qui en est peuplé. Il le vida, l'emplit de paille, et, l'emportant sous son manteau sans être vu, il le cacha dans sa chambre et dressa ses batteries pour le lendemain.

Quand les marchands reparurent, les quolibets recommencèrent. Ils les souffrirent patiemment,

prévenus par Ulenspiegel qu'ils allaient avoir leur revanche.

En effet, lorsque tout le monde se fut mis au lit, le malin garçon descendit doucement à la cuisine avec son loup, le dressa sur ses quatre pattes devant le foyer et lui mit dans la gueule les souliers du petit enfant.

Tout se trouvant ainsi disposé, il remonta sur la pointe des pieds dans la chambre qu'il occupait avec les trois marchands. — A présent, mes maîtres, dit-il, appelez l'aubergiste et demandez-lui un pot de bière.

Ils firent ce qui leur était conseillé; et l'hôte, qui commençait un somme, grondant contre la coutume de boire la nuit, fit lever la servante, lui ordonnant de porter à boire aux voyageurs. La pauvre fille descendit en se frottant les yeux, pour allumer sa lampe au feu de l'âtre. Mais elle n'eût pas sitôt aperçu le loup, que, jetant un grand cri, elle laissa tomber sa lampe et s'alla barricader dans l'écurie.

Les marchands, avertis par le bruit, appelèrent l'hôte de nouveau. Celui-ci hurla après sa servante;

et n'en obtenant aucune réponse, il se leva très-impatienté et descendit, muni d'une torche de résine qu'il alluma. Mais en se retournant, il se vit face à face



avec le loup; et, tombant par terre, plein de frayeur, il s'écria : — A moi, mes amis! du secours contre un loup enragé, qui a dévoré les enfants et la servante.

Ulenspiegel et les trois marchands arrivèrent à ces clameurs; et l'un d'eux, devant toute la maison qui était debout, dit en riant : Voyez donc ce vaillant homme qui nous traitait de poltrons et qui se meurt d'effroi devant un loup mort.

L'hôte consterné baissa la tête; il regagna son lit au milieu des railleries; et le lendemain Ulenspiegel, le quittant avec les marchands, ses nouveaux amis, divulgua l'aventure par la ville : correction qui rabattit un peu l'insolence de l'aubergiste.

XXXVIII

Des œufs mollets et des pommes cuites.

Les trois marchands, de plus en plus charmés de la bonne humeur d'Ulenspiegel, l'engagèrent à les accompagner jusqu'à Anvers où ils se rendaient. Ce voyage lui convint; et il se laissa défrayer, payant par des plaisanteries la dépense que ses compagnons faisaient pour lui.

Dans l'auberge où ils s'arrêtèrent, non loin du port d'Anvers, se trouvaient plusieurs Hollandais. L'un d'eux, contre l'ordinaire, était goguenard et ne semblait occupé qu'à divertir la société. Au dîner, Ulenspiegel, se sentant un peu malade, demanda deux œufs frais. Dès qu'on les eut servis, le Hollandais, profitant d'un moment où Ulenspiegel avait la tête tournée, enleva lestement les deux œufs, les ouvrit, les



huma, et remettant les coques vides sur la table : — Voici les châsses, dit-il; mais les reliques n'y sont plus.

Ulenspiegel vit bien que le Hollandais le prenait pour un simple campagnard. Il jugea à propos d'en

soutenir le personnage, se mit à rire d'un rire niais et se contenta de dire ce peu de mots : Je saurai bien trouver autre chose.

Il s'en alla à la cuisine, où l'on faisait griller des pommes ; il choisit les deux plus belles, introduisit dans chacune une bonne dose de jalap, et se les fit servir. Il les saupoudra de sucre et se leva de nouveau, comme pour une autre fantaisie.

Le Hollandais, qui ne guettait qu'une seconde occasion de faire ses farces, ne laissa pas échapper celle-ci ; il avala les deux pommes et se disposa à rire de la surprise du voyageur.

Ulenspiegel, qui se restaurait un peu à la cuisine, ne reparut qu'au bout de dix minutes. Tout le monde souriait, excepté le Hollandais qui avait mangé les pommes. Des nausées et des tiraillements de ventre lui arrivaient, avec de tels maux de cœur, qu'il ne tarda pas à pâlir, à changer de ton et à crier qu'il se croyait empoisonné.

— Pas le moins du monde, dit froidement Ulenspiegel. Mais si vous m'eussiez prévenu que vous alliez manger mes pommes en deux bouchées, je vous au-

rais rappelé que les œufs mollets ne supportent pas les pommes cuites avec du jalap. Par conséquent il faut qu'ils sortent.



Ce qui eut lieu.

Après quoi, les rieurs ne furent plus du côté du Hollandais.

XXXIX

Comment Ulenspiegel se vengea du luthier.

Il y avait à Anvers, en ce temps-là, un luthier très-malin qui se plaisait à faire des tours aux bourgeois. Ayant appris l'arrivée d'Ulenspiegel, dont le nom était célèbre, et sachant déjà la petite vengeance qu'il avait tirée du Hollandais, l'envie lui vint de s'attaquer à ce farceur. Il se mit donc à fréquenter le cabaret où Tiel Ulenspiegel passait ses soirées, lia connaissance avec lui, admira ses tours, lui conta les siens; et après quelques avances amicales, il lui dit un soir :

— Moi aussi j'aime à faire des malices quand j'en trouve l'occasion; venez donc demain dîner avec moi, si vous le pouvez; nous nous amuserons.

Ulenspiegel accepta la proposition; le lendemain il se rendit chez le luthier, à l'heure convenue; mais il eut beau frapper et sonner à la porte, personne ne

vint lui ouvrir. Il comprit alors qu'il était dupe d'un jeu de mots, le luthier lui ayant dit : Venez dîner avec



moi, si vous le pouvez. Il se retira tranquillement.

A quelques jours de là, il rencontra le luthier : — Je suis charmé de votre tour, lui dit-il : on apprend tous les jours quelque chose.

Le luthier joyeux, répondit : — C'est un honneur pour moi de vous avoir fait tomber dans un panneau. Mais à présent que j'ai eu cette petite satisfaction, rancune et plaisanterie à part, vous dînerez avec moi. Si vous le voulez, ce sera aujourd'hui même. Rendez-

vous de ce pas à la maison ; vous y trouverez ma femme et mon petit enfant. Dans une demi heure je suis à vous. Nous n'avons invité personne ; vous serez seul : mais à cœur joyeux il n'est besoin de nombreuse compagnie.

Ulenspiegel se rendit à la maison du luthier. — Votre mari, dit-il à sa femme, veut que je lui pardonne le tour qu'il m'a joué, et que je dîne avec vous aujourd'hui. Il vous prie de l'aller joindre avec la servante au marché au poisson, où il veut acheter un superbe turbot, si c'est votre avis.

C'est bien, répondit la femme ; j'y vais de ce pas. Ayez la bonté de surveiller l'enfant. Nous avons rôti et bouilli, qui déjà sont à point ; le turbot complétera un dîner passable.

Elle sortit à la hâte et rencontra bientôt son mari, qui lui demanda où elle allait si vite.

— Mais, répondit-elle, je vous allais joindre au marché au poisson, pour le turbot que vous voulez acheter.

— Qui vous a dit cela ?

— Ulenspiegel.

— Allons vite ; car je vois qu'il veut me rendre la monnaie de ma pièce.

Pendant ce temps-là, Ulenspiegel, après avoir



poussé les verrous, avait placé sur la table ce qu'il

avait trouvé sur le feu; il avait tiré de la cave une bouteille de vieux vin; et il commençait à faire bonne chère, quand le luthier et sa femme frappèrent à la porte. Le malin convive ne se dérangea pas, laissa frapper et sonner, poursuivit son dîner tranquillement; et quand il eut fini, il mit la tête à la fenêtre et dit paisiblement au luthier qui se fâchait : — Pourquoi me dérangez-vous? ne m'aviez-vous pas dit que je serais seul à dîner?

Là-dessus il tira le verrou, ouvrit la porte avec calme, fit un grand salut au bourgeois et à sa femme et sortit en leur disant : A présent, rancune et plaisanterie à part, nous sommes quittes.

XL

De la mort d'Ulenspiegel et de son enterrement.

Ulenspiegel s'était retiré à Damme, où il devint malade. N'ayant pas d'argent pour payer les médecins, il fut transporté par ses voisins à l'hôpital, qu'on appelait

à Damme la Maison du Saint-Esprit. Il dit en y entrant : — J'ai souvent espéré (et plus d'une fois j'en ai eu besoin) que le Saint-Esprit me visiterait ; mais il paraît que c'est moi qui lui fais la première visite.

Il conserva ainsi sa gaîté jusqu'au dernier moment ; car sa maladie était mortelle.

Sentant sa fin approcher, il demanda à faire son



testament. Comme il avait un coffre très-lourd, tous ceux qui l'entouraient lui prodiguèrent des soins em-

pressés, dans l'espoir qu'il ne les oublierait pas. Ces petits soins lui procurèrent quelque agrément en sa dernière maladie.

Dans l'expression écrite par notaire de ses volontés, il divisa ses biens en trois parts ; il léguait la première à ses parents, s'il s'en présentait ; la seconde au magistrat de Damme et la troisième au curé. Le coffre qui contenait son héritage devait être confié aux frères du couvent, jusqu'après ses funérailles.

Il mourut doucement ainsi. Son corps fut mis dans un beau cercueil ; un service avec luminaire fut célébré pour le repos de son âme.

Son enterrement eut, comme sa vie dont il faisait la clôture, quelque chose de bizarre. Au moment où l'on descendait la bière dans la fosse, une des cordes se rompit ; le cercueil tomba perpendiculairement et le mort se trouva sur ses pieds. On crut devoir laisser les choses ainsi ; et la fosse ayant été remplie, on y posa une pierre où l'on grava un hibou sur un miroir, avec une inscription ainsi conçue : « Passant, n'oubliez » pas cette tombe : Ulenspiegel y repose ; mais il est » encore debout. »

Quelques jours après l'enterrement, les légataires présents à Damme se réunirent pour ouvrir le coffre et partager les biens qui leur avaient été laissés. Ils n'y virent que des pavés et des briques.

Quand le premier moment d'humeur fut passé, on trouva le tour plaisant et digne de la vie dont il était la fin.



APPENDICES.

APPENDICES.

Le lieu de naissance d'Ulenspiegel, et son nom.

Knesselaere. Ce bourg est à trois bonnes lieues de Bruges. Les éditeurs allemands en ont fait Knetlinge, dans la principauté de Wolfenbuttel.

Tiel. Ce nom est écrit de différentes manières : Tiel, Till, Tyl, Thyl ou Thul, d'après l'idiome dans lequel on l'emploie.

Dans l'édition de Stuttgard, le père du héros est appelé Nicolas Eulenspiegel ; et c'est le prénom de Tyll qui est donné à l'enfant. Mais cette version est peu suivie.

Ulenspiegel, d'où est venu le mot français *espiègle,* « parce que, dit Ménage, un Allemand du pays de » Saxe, du nom de Tiel Eulenspiegel, était célèbre » en ces petites tromperies ingénieuses. » En flamand on écrit Uylenspiegel; et Eulenspiegel en allemand. Les Français ont quelquefois écrit Ulespiègle, mais plus souvent Ulenspiegel.

Miroir des hibous, miroir de sagesse, traduction du nom d'Ulenspiegel. On appelait sagesse, au moyen âge, la subtilité d'esprit; et on appelait esprit, la malice. Les fous les plus ingénieux des princes ne les amusaient jamais plus que par des tours de filouterie.



Le roi Salomon et le paysan Marcolph.

(SUR LE CHAPITRE II.)

La facétie morale qui va suivre, traduite du latin et fort abrégée ici, a été publiée en Allemagne, il y a trois cents ans. Est-elle antérieure aux aventures d'U-

lenspiegel? ou bien l'auteur a-t-il pillé quelques traits de notre héros? C'est ce que nous ne déciderons pas.

Lorsque le roi Salomon régnait, plein de sagesse et d'opulence, le hasard lui fit connaître un homme, venu de pays lointains, et qui s'appelait Marcolph. C'était un paysan, amoncelé de taille, gros et laid, avec les yeux ronds, les lèvres épaisses et tous les signes de la malice et de la goguenardise. Sa sœur, qui demeurait avec lui, ne ressemblait à rien, tant elle était singulièrement faite. L'histoire dit qu'elle était trapue, crépue, barbue et bossue; avec cela camarde, hagarde, blaffarde et bavarde.

Or, le roi Salomon étant à la chasse vint à passer devant la chaumière de Marcolph. Il y adressa son cheval; et sans mettre pied à terre, il baissa la tête sous la petite porte et se penchant dans la maison, il demanda qui était là dedans. Marcolph lui répondit : Un homme entier, la moitié d'un homme et la tête d'un cheval, avec de certaines choses qui montent et descendent.

— Explique-toi, bonhomme, dit le roi.

Et Marcolph répliqua : — Ne suis-je pas un homme entier ? N'êtes-vous pas à moitié dans ma maison ? Et votre cheval y a-t-il autre chose que la tête ? Quant aux choses qui montent et descendent, ce sont mes fèves que je fais cuire et qui commencent à bouillir dans mon pot.

— Et sais-tu pourquoi elles montent et descendent ?

— Elles montent comme les courtisans, parce qu'elles sont enflées de vent, et retombent comme les favoris, lorsqu'elles sont engraissées.

— As-tu des parents, reprit le roi, et que font-ils ?

— Ma sœur, qui est là, fait ce que dans toute l'étendue de l'éternité aucun homme ne fera jamais.

— Que fait-elle donc ?

— Elle accouche.

— Le Seigneur, dit Salomon, m'a accordé la sagesse. Cependant, tu m'as embarrassé. As-tu ouï parler des richesses que Dieu m'a données ?

— J'ai entendu dire que, où Dieu veut, il pleut.

— Crois-tu donc que Dieu ne mesure pas ses bienfaits au mérite des hommes?

— Passez votre chemin, et n'entamons pas de pareilles questions.

— Il n'y a point ici de rabbin qui nous écoute. Qu'en penses-tu?

— Dieu fait plus souvent grâce que justice.

— Crois-tu donc que les hommes soient égaux et que ceux qui vivent sous le chaume méritent de vivre sous les lambris?

— Sans le chaume, il n'y aurait point de lambris.

Salomon commençait à s'émerveiller du paysan, quand ses officiers l'environnèrent pour le ramener à son palais. Mais le lendemain il se souvint de Marcolph ; il le fit venir en sa présence. Comme il aimait à converser en sentences et en proverbes, il voulut disputer avec lui.

— Je te rendrai le plus heureux des hommes, dit-il, si tu réponds bien.

— Le médecin, répliqua le paysan, promet la santé, qui n'est pas en sa puissance.

Le roi, un peu interdit, lança ce proverbe général :

— Celui qui rebute le pauvre verra ses enfants mendier.

— Il vaut mieux qu'il n'y ait point de pauvres, s'écria Marcolph, que d'avoir à les aider.

— La loi a prévu que le faible aurait besoin du fort.

— La loi a partagé la terre entre Willem et Conrad, et n'a pas prévu que Karle arriverait qui n'aurait rien.

— Mais pourtant la pauvreté est la mère de l'industrie et de la sagesse.

— La pauvreté, sire, est la mère du vol et de l'ignorance.

Salomon, poursuivant ses proverbes, reprit, après un moment de repos : — Ne laisse pas échapper l'occasion de faire du bien.

A quoi le paysan ajouta : — Donne ton pain au chien de l'étranger; et n'en attends pas de reconnaissance.

— La femme innocente et modeste, dit le roi, en changeant d'objet, sera louée parmi les hommes.

— Le chat qui porte fine fourrure, riposta Marcolph, est en danger d'être écorché.

— Qui trouvera une femme forte?

A ce propos, Marcolph ayant fait une réponse peu flatteuse pour les femmes, Salomon, qui n'aimait pas à en entendre médire, regarda le paysan de travers. Dans ce moment il se présenta justement deux femmes qui firent diversion à l'entretien. C'étaient deux courtisanes qui se disputaient un enfant. L'histoire en est connue; et l'on sait qu'alors les hommes, vivant mieux entre eux, il n'y avait pas assez de causes pour empêcher les rois de les juger eux-mêmes.

La vraie mère se serait fait reconnaître seulement à la crainte qu'on voyait imprimée sur son visage, aux regards qu'elle attachait constamment sur l'enfant en litige; tandis que sa rivale déployait toute son éloquence. Le roi dit : — Qu'on apporte un coutelas, et qu'on donne à chacune de ces femmes la moitié de cet enfant.

— Non, non, seigneur, s'écria la mère; qu'elle le garde tout entier.

Alors Salomon lui dit : — C'est à vous l'enfant ; reprenez-le et l'instruisez dans la loi.

Marcolph dit au roi : — Comment reconnaissez-vous que vous êtes juste ?

— Hélas ! dit Salomon, à l'exclamation subite de cette femme, au changement de son visage, aux larmes que tu lui vois répandre encore.

— Vous croyez donc aux larmes des femmes, dit grossièrement Marcolph ?

— Rustre ! s'écria le roi, en bondissant de son siége, penses-tu ce que tu dis ?

— Oui, sire. Mais pourtant si les femmes sont faibles, c'est leur nature qui en est la cause.

— Et quand cela serait, manant, la nature se corrige par l'éducation.

— C'est ce que je nie ; et le jour de demain ne se passera pas, sans que le roi Salomon ne se démente là-dessus.

— Va-t'en, dit le roi furieux ; que l'on chasse cet abominable homme ; et qu'on lâche sur lui les chiens de mon palais, s'il ose s'y représenter.

Néanmoins Marcolph, qui voulait convaincre le

roi, reparut le lendemain matin. En voyant accourir à lui six grands chiens qui paraissaient disposer à l'étrangler, il déploya sa robe, et lâcha un lièvre vivant, que tous les chiens se mirent à poursuivre.

Le roi ne put s'empêcher de sourire : — Viens-tu, dit-il ensuite, me prouver ce que tu as soutenu hier ?

— Si vous le permettez, répliqua le paysan, je commencerai, ce soir, à votre souper.

Le roi avait un chat si bien instruit, qu'il tenait tous les soirs au souper la bougie qui l'éclairait. Rien ne pouvait le détourner de sa gravité dans cette occupation officielle ; et il suffisait d'un signe de Salomon pour réprimer la gourmandise que les courtisans excitaient chez le pauvre animal, en lui présentant les meilleurs morceaux.

Marcolph annonça qu'il choisissait le chat du roi, pour prouver que l'éducation ne corrige pas la nature. En même temps il ouvrit le pli de sa robe et laissa échapper une souris, qui courut sur la table. Le chat fut ému ; mais le roi contint son avidité par un signe ; et cette première tentative manqua.

Marcolph, qui avait tout prévu, lança une autre souris; le chat fit un mouvement; et le roi fut obligé d'employer la voix pour fixer l'animal à son poste.

Mais à la troisième souris, le chat n'y tenant plus jeta la bougie et se précipita sur sa petite victime.

— Eh bien! seigneur, dit le paysan, les chiens de ce matin et le chat de ce soir ne vous prouvent-ils pas que toute précaution est inutile contre le naturel?

Le roi, un peu vexé, renvoya Marcolph sans rien lui dire. Mais celui-ci, tenant à montrer qu'il avait raison, alla trouver sa sœur. — Le roi est un scélérat, lui dit-il, je viens d'aiguiser ce couteau, pour le poignarder demain matin. Tu me promets le silence?

La sœur le jura. — Quand on me tuerait, dit-elle, je ne dirai rien.

Le paysan revint au palais le lendemain matin; il pria le roi de lui faire justice. — J'ai une sœur, dit-il; elle a perdu son droit à l'héritage paternel. Elle le réclame; et moi je réclame les lois.

Salomon dit : — Fais-nous venir ta sœur.

Lorsque la sœur parut, Marcolph parla ainsi : —

Seigneur, je vous supplie d'ordonner que ma sœur ne reçoive rien de l'héritage paternel. La sœur, entendant ces paroles, entra en fureur : — Brigand, s'écria-t-elle, et pourquoi n'aurais-je rien ? Mon père ne fut-il pas ton père? et ma mère ne fut-elle pas la tienne? Mais je t'empêcherai, voleur, de profiter toi-même de l'héritage ; et le roi que tu implores me le donnera tout entier, quand il saura que tu songes à l'assassiner en ce moment, et que tu as sur toi le couteau que j'ai vu pour lui percer le cœur.

Les courtisans s'emparèrent de Marcolph et le fouillèrent ; on ne trouva pas une aiguille sur son corps. — Eh bien ! seigneur, dit-il, croirez-vous aux femmes, lorsque ma propre sœur me calomnie ?

— Ce vilain, dit Salomon, voudrait me faire passer pour un sot. Je le tiens quitte de son épreuve. Et il lui tourna le dos.

Mais Marcolph, qui était fort têtu, s'en alla trouver alors la femme même à qui le roi avait restitué son enfant. — Vous ne savez pas, lui dit-il, ce qui s'est fait au conseil du roi ; on vous a rendu votre enfant ; mais c'est pour vous le reprendre bientôt avec

beaucoup d'autres, pour faire un bain de sang que les médecins ont ordonné au roi. On a aussi résolu que chaque homme sera tenu dorénavant d'avoir sept femmes.

La courtisane ne manqua pas d'aller promptement dans toutes les rues divulguer ces fatales nouvelles. Des groupes de femmes se formèrent; elles vinrent en tumulte assiéger le palais. Le roi demanda, sans pouvoir se faire entendre, quel était le sujet de l'émeute? Il distingua enfin des voix qui criaient : — Malheur au trône sur lequel on prononce avec tyrannie!

— Eh quoi! s'écria Salomon, on m'a sacré roi d'Israël, et je ne pourrai faire mes volontés!

— Nous l'entendons, hurlèrent toutes les femmes; ce qu'on nous a dit n'est que trop vrai. Nous sommes comme lui enfants d'Abraham; nous ne souffrirons pas l'injustice.

Les voix se partageaient en exclamations diverses. — Il lui faut le sang de nos enfants pour le guérir de ses infirmités, le tigre! — Il n'accorde qu'un mari pour sept femmes, le monstre! Et comme Salomon

vint à sourire, des voix de femmes crièrent : — A la tyrannie il joint la dérision.

— Non, dit le roi, la tête de la vipère n'est pas à comparer à la tête d'une femme.

— Seigneur, répliqua Marcolph en s'approchant, c'est vous-même qui outragez ce que vous voulez que je respecte.

— Et n'entends-tu pas tout ce qu'elles vomissent d'injures contre moi ?

— Il faut, seigneur, que le roi qui veut vivre en paix avec ses sujets soit aveugle, sourd, muet, selon les conjonctures. Mais il faut en tout temps avoir de la mémoire.

Le roi comprit que tout ce tumulte était l'ouvrage du paysan ; et se tournant vers les femmes, il leur dit : — Filles d'Abraham, je suis innocent des projets dont on m'accuse ; vos alarmes ne reposent que sur des mensonges imaginés par ce drôle, dont la malice démonterait une modération plus grande encore que la mienne. Que chaque mère retourne consoler son enfant par son sourire ; que chaque mari entretienne et chérisse sa seule compagne avec fidélité. On peut

calomnier les femmes ; on peut en faire l'objet de plaisanteries grossières et stupides ; mais il n'est possible à l'homme de cœur de blasphémer contre elles, que quand il est hors de sens.



Un trait de Schinderhannes.

(SUR LE CHAPITRE V.)

Tout le monde a entendu parler du fameux Schinderhannes, ce brigand plein de ruses, qui fut exécuté à Mayence, en 1803. Sans doute qu'il avait lu, dans sa jeunesse, les aventures d'Ulenspiegel ; car on cite de lui un tour qui dut être inspiré par le souvenir de ce qu'on lit ici au chapitre V. Le fait est constaté dans l'instruction de son procès.

L'audacieux bandit, n'ayant avec lui que deux hommes, rencontra un jour une troupe de quarante-cinq juifs, qui revenaient de la foire de Kreuznacht. Il détestait les juifs. — Je suis Schinderhannes, leur dit-il ; et ce nom les arrêta, pâles d'épouvante. Il les fouilla ; et

reconnaissant qu'ils ne valaient pas la peine d'être dépouillés ; il se borna à leur ordonner d'ôter sur-le-champ leurs souliers et leurs bas. Quand on lui eut obéi, il forma au bord de la route un seul tas de toutes les hardes. — A présent, juifs, dit-il, que chacun de vous reprenne ce qui lui appartient ; mais celui qui mettra les bas ou les souliers d'un autre est un homme mort ; et le dernier chaussé sera pendu. Hâtez-vous et décampez.

En achevant ces mots, Schinderhannes avait brandi son large poignard ; ses deux compagnons avaient armé leurs pistolets. Les pauvres juifs se jetèrent tous ensemble sur le monceau de chaussures ; et dans leur précipitation ils commencèrent à se quereller, à se lancer des injures, à se heurter et bientôt à en venir aux coups. Le brigand, riant aux éclats de cette scène burlesque, lorsqu'il vit la bataille complétement engagée, se retira et disparut.

Bannissement de Pape-Theun.

(SUR LE CHAPITRE XVI.)

Quoique grave et réfléchi, Charles-Quint aimait l'esprit et la gaîté. Il avait, selon l'usage d'alors, des fous à sa cour. Pape-Theun, qui avait été long-temps marguillier à Louvain, était devenu, à la suite de Charles-Quint, bouffon ou fou gradué. Son emploi était de divertir; et il le faisait par des farces qui n'étaient pas toujours délicates. Un jour qu'il avait donné trop de licence à sa langue, l'empereur, qui tenait sa cour à Bruxelles, l'exila de ses terres. Pape-Theun se retira au pays de Liége. Mais bientôt il s'y ennuya; et avisant un tour à sa manière, il acheta un petit charriot, couvrit le plancher de terre de Liége et s'en revint à Bruxelles. La populace, qui le connaissait bien, poussa des cris de joie en le revoyant, et l'escorta jusqu'au palais. Charles, surpris du bruit qui se faisait sous ses fenêtres, voulut en savoir la cause; et apercevant son fou huché sur

le petit chariot, il lui demanda comment il osait rompre son ban. — Je ne suis pas sur vos terres, répondit Pape-Theun, mais bien sur celles de l'évêque de Liége. L'empereur fut si charmé de l'invention, qu'il pardonna.

Cependant l'invention était renouvelée d'Ulenspiegel; et on lit, dans le *Momus Français*, que Roquelaure la renouvela à son tour devant Louis XIV.

(*Revue de Bruxelles*, *août* 1839; *Anecdotes de Charles-Quint.*)



Le marchand de lunettes.

(SUR LE CHAPITRE XXII.)

Dans plusieurs éditions des aventures d'Ulenspiegel, on trouve le chapitre suivant, que nous avons supprimé, comme apocryphe, les lunettes n'étant pas inventées à l'époque où vécut le farceur.

« Tiel, qui ne pouvait longtemps rester en place, et qui aimait à voir du pays, s'associa alors avec un

marchand de lunettes de qui il avait depuis peu fait connaissance. Précisément alors les électeurs de l'empire étaient en discord ; le duc de Brunswick, qui avait de grandes prétentions à être élu empereur, avait établi un camp devant Francfort. Sachant qu'un grand nombre de seigneurs étaient réunis là, Ulenspiegel s'y rendit ; et bientôt ses bons mots attirèrent les curieux à sa baraque. Son costume bizarre était aussi pour quelque chose dans cet empressement.

» Un jour, l'électeur de Trèves passant sur la place, et remarquant la foule qui entourait la boutique du marchand flamand, s'approcha aussi et lui demanda qui il était ?

» Je suis fabricant de lunettes, répondit Ulenspiegel ; je viens du Brabant et j'ai beaucoup voyagé en Allemagne, mais je commence à m'apercevoir que mon métier ne vaut plus rien.

» — Je croyais au contraire qu'il était fort bon, dit le prince ; car l'espèce humaine dégénère ; et les hommes me semblent de jour en jour avoir de plus faibles vues.

» — Vous dites la vérité, monseigneur, reprit le

malicieux garçon ; mais je vous dirais bien ce qui gâte tout, si je n'avais crainte de vous déplaire.

» — Parle toujours, et sois sans peur.

» — Eh bien ! monseigneur, ce qui est cause que dorénavant nous ne ferons que de l'eau claire, nous autres marchands de lunettes, c'est qu'autrefois les grands seigneurs étudiaient les lois afin de rendre plus sûrement la justice, tandis qu'aujourd'hui ils se contentent de regarder les choses à travers leurs doigts.

» L'électeur de Trèves, admirant le bon sens et l'intelligence d'Ulenspiegel, l'engagea à entrer à son service ; ce que celui-ci accepta. »

Le chapitre qui suit se trouve dans quelques éditions.

Comment Ulenspiegel se loua pour cuisinier.

En la ville de Hildesheim était un riche marchand, lequel un jour s'allant promener hors de la ville, rencontra Ulenspiegel dans la prairie et lui demanda qui il était. Ulenspiegel dit qu'il était cuisinier et qu'il

cherchait un maître. Le marchand répliqua : — Si vous voulez être à moi et me bien servir, je vous donnerai de bons gages et vous entretiendrai d'habillements ; car je n'ai jamais eu de bons cuisiniers. Ulenspiegel promit d'être actif et loyal. Le marchand lui demanda son nom : — Je m'appelle, dit-il, Margehemi. — Ce nom est trop long, répliqua le marchand ; vous vous nommerez Dol. — Je me nommerai comme il vous plaira, dit Ulenspiegel. — Vous êtes un serviteur tel que je les aime, ajouta le bourgeois ; venez donc avec moi et allons en notre jardin cueillir des herbes pour remplir ces jeunes poulets que je viens d'acheter ; car j'ai invité pour demain des gens auxquels j'ai délibéré de faire faire bonne chère.

Quand le marchand et son nouveau cuisinier arrivèrent au logis, la femme se mit à dire : — Que comptez-vous faire de ce grand valet affamé, mon mari ? avez-vous peur que votre pain ne moisisse ?

— Vous parlerez autrement demain, dit le marchand. C'est un habile cuisinier. Dol, poursuivit-il, prenez le panier et allons à la boucherie.

Le bourgeois acheta de la viande et dit à son valet : — Voilà de la viande que demain vous mettrez rôtir ; mais vous aurez soin de la laisser rôtir fraîchement et proprement, loin du feu, de crainte qu'elle ne brûle. Celle-ci, vous la mettrez bouillir ; apprêtez-la de bonne heure.

Le lendemain, Ulenspiegel se leva de grand matin ; il apprêta la viande à bouillir et la mit auprès du feu. Il embrocha ensuite la viande à rôtir et la porta dans le cellier, entre deux tonneaux de bière.

Quand les convives furent arrivés, le marchand vint faire un tour à la cuisine, pour s'assurer si tout était prêt. — Mais, dit-il, où est la broche ?

— Entre deux tonneaux au cellier, répondit Ulenspiegel. Vous m'avez dit de la laisser rôtir fraîchement et loin du feu ; je n'ai pas su trouver un endroit plus frais dans toute la maison.

Le bourgeois conta le fait à ses hôtes, qui se mirent à rire. Mais la dame ne fut pas contente ; et elle voulait que l'on mît Dol à la porte.

— Ma femme, dit le marchand, ne vous fâchez

pas, il faut que j'aille demain aux champs; quand je serai de retour, il s'en ira.

Sur ce propos, le marchand et ses amis se mirent à table, et ils burent jusqu'au soir.

Avant de s'aller coucher, le bourgeois dit à son valet : — Dol, graissez le chariot pour demain; et soyez prêt de bonne heure à nous conduire, moi et mon ami; car nous allons aux champs.

Ulenspiegel prit le pot où l'on gardait la graisse noire qui servait au chariot; il le graissa partout, en dedans et en dehors. Et le lendemain matin, à la petite pointe du jour, le marchand et son ami montèrent dans le chariot. Ulenspiegel s'étant placé sur un des deux chevaux qui tiraient, on se mit en marche.

Au bout de quelques minutes, l'ami du bourgeois toucha les ridelles et les trouvant toutes grasses, il s'écria : — Quel diable est ceci?

Le jour qui commençait à s'éclaircir leur fit voir qu'ils étaient tout gâtés de graisse.

— C'est Dol qui a fait cela, dit le marchand courroucé.

— Maître, répondit l'autre, ne m'avez-vous pas dit de graisser le chariot?

Au lieu de répliquer derechef, le bourgeois arrêta un paysan qui menait du foin à la ville, lui en acheta une botte et se mit à nettoyer le chariot. Quand ce fut à peu près fini : — Faut-il aller? dit Ulenspiegel.

— Va au gibet, répliqua le marchand, toujours en colère.

Le malin fouetta ses chevaux, tira jusqu'au gibet qui n'était pas loin, et s'arrêta dessous.

— Eh bien! que fait-il encore? s'écria le maître.

— Vous m'avez commandé de charrier au gibet, nous y sommes; faut-il vous y décharger?

Le marchand et son ami se reprirent à rire, puis ils dirent au farceur d'aller son chemin sur la route, sans se retourner et sans s'occuper de ce qui se passait derrière lui.

Ulenspiegel tout doucement dénoua les cordes qui tenaient les chevaux au chariot, les piqua et se mit à courir, laissant au milieu du chemin le chariot où étaient le marchand et son compagnon.

Ceux-ci, courant de leur mieux, l'atteignirent à

grande peine ; et, mécontents de ses explications sur ce qu'il n'avait fait qu'obéir, le renvoyèrent sur-le-champ.



Guérisons par imagination.

(SUR LE CHAPITRE XXV.)

Vous vous imaginez sans doute que le système empirique de guérir, employé par Ulenspiegel à l'hôpital de Nuremberg est une plaisanterie, et voilà tout ; détrompez-vous donc ; et sachez que le plus grand médecin de l'Europe, le célèbre Boerhaave, ayant lu le tour d'Ulenspiegel, l'a jugé conforme aux principes de la science, et l'a solennellement appliqué. Voici le fait.

Dans l'hospice de Haarlem, une jeune fille, sous l'impression de la terreur, tombe dans des convulsions qui se reproduisent par des paroxismes réguliers. Une de ses compagnes, qui lui prête ses se-

cours, est bientôt saisie de la même maladie ; le lendemain une troisième, puis une quatrième, enfin presque tous les jeunes gens de l'établissement, tant garçons que filles, éprouvent les mêmes symptômes. Il suffisait que l'un d'entre eux tombât en convulsions, pour que la crise devînt générale. Les médecins ayant épuisé toutes les ressources de l'art médical, s'adressent à Boerhaave. Cet homme habile, considérant que les remèdes physiques les plus puissants ont échoué, reconnaît qu'il ne lui reste qu'à attaquer le mal dans l'ordre moral, et prend la résolution d'imiter Ulenspiegel. A cette fin il parle aux chefs de l'institution en présence des jeunes malades, mais sans s'adresser directement à ceux-ci, de la nature de leur maladie et des moyens de la guérir ; regrettant hautement que le seul remède sûr soit d'une nature très-violente ; en un mot, ajoute-t-il, il n'y a de remède que dans la cautérisation par le fer rouge. Il fait ensuite placer dans la salle plusieurs réchauds, renfermant des fers d'une forme particulière et bizarre, chauffés au blanc. Les jeunes malades, alarmés à l'idée de ce remède cruel, sitôt

qu'ils ressentaient une tendance vers le retour du paroxisme, développant toute la force de leur volonté, et se figurant les souffrances atroces qui les attendaient en cas d'attaque, réussirent, par une impression morale plus forte que la peur inspirée par la maladie, à résister à l'influence de ce penchant morbide. (Abr. Haan-Boerhaave, Impet. faciens; Hippocr. dictum IX, § 406).

Voilà une preuve frappante de l'immense utilité que l'on peut retirer, pour l'avantage de la science, de la lecture d'Ulenspiegel!

Du reste, ce trait de l'hôpital de Nurenberg, que quelques-uns placent à Mons, a été copié dans le Poggiana, dans les *Sérées* de Bouchet, dans *le Courrier Facétieux*, dans les *Histoires plaisantes et récréatives*. Il fait le fonds d'un fabliau intitulé *le Médecin de Brai*, ou le Vilain devenu médecin. Le fabliau peut bien être plus ancien qu'Ulenspiegel.

Les huissiers attrapés.

(SUR LE CHAPITRE XXX.)

Voici encore une aventure attribuée à Ulenspiegel, et qui nous paraît être d'un autre temps :

« Comme Ulenspiegel était à Lubeck, criblé de dettes, on voulut le faire arrêter. Les sergents le cherchaient ; mais il ne sortait que de nuit. Un matin, il vit les sergents qui entouraient sa maison ; il se douta qu'on avait obtenu permission de l'arrêter chez lui. Il ne lui restait que la ressource de se réfugier dans une église qui était un asile. Mais il y avait dans la maison une vieille femme malade. Le drôle vint la trouver.

— Il est temps, dit-il, en lui tâtant le pouls, que vous songiez à votre âme.

Et il envoya à la paroisse demander un prêtre.

Au moment où les huissiers arrivaient d'un côté, le Saint-Sacrement entrait de l'autre dans la maison,

suivi de torches et de lanternes. Les huissiers se prosternèrent. Lorsque la vieille eut commencé, Ulenspiegel, comme c'est l'usage du maître de la maison, prit des mains d'un sacristain l'un des bâtons du dais, pour reconduire le Saint-Sacrement à l'église et passa fièrement au milieu du peuple et des huissiers agenouillés.

Arrivé à l'église, il y resta jusqu'au coucher du soleil, puis quitta la ville. »



Le répondant.

(SUR LE CHAPITRE XXXVI.)

Une foule d'aventures, qui se répètent de temps en temps, rappellent tous les jours la fin piquante de ce chapitre.

La plus récente est celle qui se lisait dernièrement dans la plupart des journaux.

« Un vol fort original a été récemment commis au préjudice d'un des plus riches joailliers de Paris.

» Dans les premiers jours du mois de janvier, le docteur P..., qui s'est acquis une juste réputation dans le traitement des maladies mentales, vit arriver un matin, dans son cabinet, une dame d'une quarantaine d'années, gracieuse, élégante, belle encore. Le valet de chambre du docteur avait annoncé Mme la comtesse de Sirell, l'équipage armorié attendait dans la cour.

» Demeurée seule avec le docteur, la comtesse se recueillit un instant, tira son mouchoir d'une élégante aumônière pour essuyer quelques larmes, et d'une voix émue et troublée : — Monsieur, vous voyez une femme en proie à un chagrin très-violent, dit-elle. J'ai un fils; il m'est bien cher, ainsi qu'à mon mari : c'est notre fils unique...

» Puis des pleurs ! des pleurs ! plus qu'Artémise n'en versa jamais au tombeau de défunt Mausole.

» — Ah ! monsieur... ah !... depuis quelque temps, nous avons de terribles craintes... Il est dans un âge où les passions se développent... Quoique nous le satisfassions sur tous les points, argent, li-

berté, toilette, plaisirs, voici plusieurs signes de démence complète qu'il donne.

» — Diable! diable! interrompit le docteur.

» — Le point le plus remarquable, c'est qu'il parle toujours de riches parures, de diamans qu'il a vendus ou donnés à une femme; tout cela est inintelligible. Nous soupçonnons, monsieur, qu'il a pu devenir amoureux d'une femme peu estimable peut-être, et qu'il aura contracté des engagements onéreux qu'il n'ose avouer. Ceci, toutefois, n'est qu'une conjecture; son père et moi nous nous perdons dans la cause de cette folie, qui nous jette dans le désespoir.

» — Eh bien! madame, amenez-moi monsieur votre fils.

— Oh! dès demain, docteur; dès demain, à midi.

Et le docteur s'empresse de reconduire la belle dame jusqu'à sa voiture : il voit un chasseur, des laquais.

Le lendemain, la prétendue comtesse se fait descendre chez le plus célèbre de nos joailliers, et après

avoir longtemps marchandé une parure de dix mille écus, elle se décide avec mille façons.

Elle prend l'écrin, tire négligemment une bourse de son aumônière, y trouve dix mille francs en billets de banque, les étale, mais bientôt les resserre en disant au maître de la maison :

— Donnez-moi plutôt quelqu'un, je l'emmènerai; mon mari paiera. Je me suis laissé tenter au delà de ma prévision, et je n'ai pas sur moi toute la somme.

Le bijoutier fait signe à un jeune homme qui, tout fier d'accompagner une grande dame, va avec la comtesse chez M. P....

Elle monte précipitamment, dit au docteur . Voilà mon fils, je vous laisse. Puis sortant, elle dit au jeune homme :

Entrez, mon mari va vous payer!

Le jeune homme entre, la comtesse descend rapidement; la voiture roule à petit bruit : bientôt les chevaux galopent.

— Eh bien, jeune homme, dit le docteur, vous savez ce dont il s'agit. Voyons, que ressentez-vous?... que se passe-t-il dans cette jeune tête?

— Ce qui se passe dans ma tête, M. le comte? rien, rien; si ce n'est que voici la facture de la parure de diamants...

— Bien! bien! nous connaissons cela, disait le docteur en repoussant doucement la facture, je sais, je sais...

— Si M. le comte sait, s'il connaît le montant, il n'a qu'à payer...

— Là! là! calmez-vous; vos diamants, où les avez-vous pris? que sont-ils devenus?... Parlez tant que vous voudrez, je vous écoute patiemment.

— Il s'agit de me payer trente mille francs, monsieur...

— Pourquoi?

— Comment! pourquoi? dit le jeune homme dont les yeux s'animèrent.

— Oui, pourquoi paierais-je trente mille francs?

— Pour les diamants de Mme la comtesse.

— Bon! nous y voilà. Qu'est-ce que c'est que cette comtesse?

— Votre femme!... (Et lui présente la facture.)

— Mais, jeune homme, sachez donc que j'ai le bonheur d'être médecin et veuf.

Ici le jeune joaillier s'emporta, et le docteur, appelant ses gens, le fit tenir par les quatre membres. Il y avait de quoi perdre la tête, et le jeune homme entra en fureur. Il s'écria au vol! à l'assassinat! au guet-apens!

Mais au bout d'un quart d'heure il devint calme, il expliqua tout posément, et une lueur terrible éclaira le docteur.

Quelques recherches que l'on ait pu faire, il a été impossible de découvrir la trace de la fausse comtesse de Sirell : la voiture était de louage, les gens avaient été ses complices, et tout ce que l'on a pu savoir, c'est que la parure, dont le signalement était envoyé dès le lendemain aux principaux joailliers de l'Europe, a été vendue à une cantatrice de Bologne par un colporteur juif, dont on avait perdu la piste, avant que l'autorité eût été instruite de l'acquisition.

L'aventure des trois aveugles a été copiée maintes fois. On la trouve dans les *Serées* de Bouchet, dans les

Repues franches de Villon, dans les contes à rire. C'est aussi le fabliau de Courtebarbe : *Les trois aveugles de Compiègne.* Le fait paraît plus vieux qu'Ulenspiegel.

Dans quelques éditions, l'histoire des trois aveugles est racontée avec les variations que voici :

Comment Ulenspiegel fit semblant de donner vingt florins à des aveugles qui passaient par son chemin.

En la ville de Hanovre, où Tiel Ulenspiegel fit plusieurs choses merveilleuses, il y eut grand bruit du fait que nous allons conter.

Un jour, sortant à cheval de la ville pour se divertir, il rencontra par son chemin douze aveugles, auxquels il demanda où ils allaient. Les aveugles s'arrêtèrent tous devant Ulenspiegel, pensant que c'était un gentilhomme, à cause qu'ils entendaient qu'il était à cheval ; ils lui firent la révérence en disant : — Monseigneur, nous allons à la ville, car il y a un riche homme mort pour lequel on fait l'aumône.

— Il fait grand froid, répliqua Ulenspiegel; tenez, voilà vingt florins (ce disant il ne leur donnait rien); allez à mon logis (il le leur indiqua) et faites bonne chère jusqu'à ce que le temps soit moins rude.

Les douze aveugles, croyant tous que l'un d'eux avait reçu les vingt florins, comblèrent Ulenspiegel de remerciements, et retournèrent joyeusement à la ville. Ils s'adressèrent à l'hôtellerie qui leur était recommandée et dirent à l'hôte : — Nous avons rencontré un gentilhomme, qui nous a donné vingt florins à dépenser, en attendant que le froid se soit adouci.

L'hôte, qui était avare, reçut ces pauvres gens sans leur en demander davantage, et leur dit : — Je vous ferai au moins faire bonne chère tant que l'argent durera.

Deux jours après, il leur enjoignit de lui compter les vingt florins, qui se trouvaient dépensés. Ils se dirent alors tristement l'un à l'autre : — Que celui qui a les vingt florins les donne et paie. Mais tous successivement déclarèrent qu'ils n'avaient rien; ils reconnurent bientôt qu'ils avaient été trompés.

Quoique certaines traditions rapportent qu'ils soupçonnèrent parmi eux un voleur, et qu'ils se gourmèrent durement à grands coups de poings, nos meilleures autorités n'admettant pas cette allégation, nous la devons repousser.

L'hôte, voyant que ces pauvres gens se grattaient l'oreille tout penauds, se dit à part lui : — Que ferai-je? si je les mets dehors, je n'aurai rien de ce qu'ils me doivent; si je les retiens, il faudra les nourrir; et ils me dépenseront encore plus.

Dans un tel embarras, il les enferma en son grenier pour se donner le temps de la réflexion et se mit en devoir de sortir pour aller consulter un de ses amis.

En ce moment Ulenspiegel revint, et voyant les aveugles au grenier : — Quels gens avez-vous enfermés ici, dit-il? — Ce sont de pauvres aveugles.

Et quand l'hôte eut exposé son cas, le plaisant ajouta : — N'avez-vous pas compassion de leur misère?

— Je voudrais, dit l'hôte, qu'ils fussent à l'eau et moi payé.

— Mais s'ils pouvaient avoir une caution.

— Je serais content et je les renverrais.

— Je vais donc vous en chercher une.

Ulenspiegel fut chez un bon curé et lui dit : — Monsieur, je vous prie de faire une œuvre de charité. Mon hôte est devenu démoniaque, vexé du mauvais esprit. Veuillez le faire sortir promptement, car il est fort tourmenté; on vous donnera une couronne.

— J'irai volontiers, dit le curé ; mais attendez deux ou trois jours ; il me faut mettre en état et je chasserai le diable.

— C'est bien, répliqua Ulenspiegel ; je vais donc rassurer sa femme.

— Qu'elle vienne, dit le curé ; je lui confirmerai ce que je vous dis.

Ulenspiegel retourna à l'hôtellerie. — J'ai trouvé et obtenu une bonne caution, dit-il à l'hôte ; que votre femme vienne avec moi ; vous aurez satisfaction.

— Madame, dit le curé en voyant l'hôtesse, ayez patience un jour ou deux, j'irai voir votre mari.

La dame fort aise s'en retourna ; et le mari tout joyeux mit dehors les douze aveugles.

Ulenspiegel s'en alla d'un autre côté.

Au bout de trois jours, comme le curé ne venait pas, l'hôtesse retourna chez lui et demanda l'argent que les aveugles avaient dépensé.

— Est-ce que votre mari vous a soufflé cela, dit le curé ?

— Oui, monsieur.

— C'est le diable qui le fait ainsi parler d'argent. Amenez-le-moi, je le délivrerai.

— Mauvais payeurs sont accoutumés à trouver de tels prétextes, dit l'hôtesse interdite; il ne s'agit pas de diable, il s'agit de la dépense faite chez nous.

Elle s'en alla ; et l'hôte courroucé prit sa broche avec le rôti qui cuisait, et courant chez le curé : — Il me paiera, criait-il.

— Mes amis, dit le curé, en appelant ses voisins, cet homme est possédé, tenez-le bien.

Les voisins s'interposant, tout s'expliqua.

On voit que, dans ce récit, la scène ne se passe pas à Luxembourg. Il y a, dans les versions diverses de l'histoire d'Ulenspiegel, beaucoup de variantes de ce genre. Un narrateur lui fait faire à Mons la grande

guérison de l'hôpital de Nuremberg; *la vie joyeuse et récréative de Thiel Ulespiegle, lequel par aucune ruse ne se laissa tromper*, publiée à Lille, place à Ostende l'anecdote du forgeron. — Nous avons suivi en général les traditions les plus estimées.

ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE.

ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE.

Il est difficile d'établir dans quelle langue et en quel temps l'histoire d'Ulenspiegel fut primitivement composée. L'opinion la plus commune est qu'elle fut écrite dans l'origine en bas-allemand ou en flamand ; car, selon l'observation de Paquot, avant le XVIe siècle, il n'y avait presque pas de différence marquée entre le bas-saxon ou bas-allemand et le flamand, qui ont encore une grande analogie de nos jours. Sur les plus anciennes

éditions allemandes de la vie d'Ulenspiegel, on lit : traduit du bas-saxon en allemand : *Aus der nieders achsischen sprache auf gut hochdeutsch verdollmetscht.* Mais quel a été le traducteur ou l'éditeur? Il paraîtrait que ce fut le docte franciscain Thomas Murner *, qui écrivit plusieurs autres ouvrages drolatiques. Voici les paroles de Jacques Thomasius à ce sujet : « Den Eulenspiegel » dicitur promulgasse Thomas Murner, utriusque juris » et theologiæ doctor, is qui contra Lutherum scripsit, » quique emisit in lucem ejusdem farinæ libros, *die* » *Narrenbeschwerung, die schelmenzunft,* etc.

Flögel nous dit qu'on ne trouve plus d'anciens exemplaires de l'Ulenspiegel en bas-allemand. Comme c'était une édition populaire, probablement que les mains des enfants les auront rapidement anéantis.

Dans le journal de voyage d'Albert Durer (1520), lorsqu'il visita les Pays-Bas, on rencontre cette remarque : « J'ai dépensé pour deux cornes de buffle trois » sols, et un sol pour deux Ulenspiegels. »

Von Murr ** croit qu'il faut entendre par là, deux

* Voyez Waddingi scriptores ordinis Minorum. Rom. 1650, in-fol., p. 325, et Excerpta e Jac. Thomasii epistolis apud struvium in actis litterar. fascic. VII, p. 41.

** Journal zur Kunstgeschichte und allgemeinen litteratur, vol. VII, p. 72.

Eulenspiegels imprimés, mais qu'il n'est pas probable que ce fussent deux des gravures sur cuivre de Lucas Van Leyde, devenues si rares. Je supposerais volontiers, pour ma part, que ce furent deux de ces feuilles d'estampes grossières, encore aujourd'hui si communes en Flandre, représentant les principaux traits de la vie d'Ulenspiegel, et qui remontent à une époque fort ancienne.

Maintenant je ferai connaître sommairement la plupart des éditions que l'on a publiées en diverses langues de la vie de Tiel Ulenspiegel.

Dans *Scheller's Bucherkunde der sassisch-niederdeutschen sprache, Braunschweig,* 1826, in-8°, p. 123 et 128, on trouve l'introduction d'une vie d'Ulenspiegel, imprimée à Augsbourg, en 1540, et dont la préface fut écrite en 1483. En voici le titre : *Eyn Wunderbarliche und seltzame history von Dyll Ulnspiegel, bürtig aus den lande Braunschweig, newlich auss sachsischer sprach auff gut teutsch verdolmetschet, fig.* in-4°.

Ebert * cite aussi cette édition, et pense que celle

* Allgemeines bibliographisches lexicon, Leipz., Brockhaus, 1821-30, 2 vol. in-4o. Voyez le supplément au Manuel du Libraire, par Brunet. Paris, 3 vol.

de Strasbourg, 1519, mentionnée ci-dessous, contient une traduction revue par Thomas Murner.

Les éditions populaires allemandes ne portent pas d'indication d'année, et contiennent un nombre différent d'aventures ; tantôt il y en a 92, tantôt 98, les plus amples en comptent 102.

Il faut encore citer l'édition de Francfort, 1571, et celle de Dresde, 1736, in-8°.

Le livre d'Ulenspiegel était déjà connu en Belgique au XVIe siècle, car une édition imprimée à Anvers, chez Jean Van Geelen, est prohibée dans *l'appendix indicis libr. prohib.*, *antv.*, 1579, édité par ordre de Philippe II et du duc d'Albe. Depuis il en a été fait une foule d'éditions, dans lesquelles, suivant le siècle, on a intercallé quantité d'aventures qui souvent ne portent plus du tout le cachet de l'époque où le héros vécut.

Avant 1571, il doit y avoir eu une traduction hollandaise d'Ulenspiegel, car dès lors, il y en avait une édition française, que l'on disait traduite du hollandais ; mais il est possible que l'on se soit servi de ce dernier mot pour exprimer la langue flamande ; les Français confondaient souvent ces deux langues l'une avec l'autre.

Jacques Van der Hoeven, en 1612, publia à Rotterdam une vie d'Ulenspiegel, sous le titre : *Historie van Thijl Uulenspiegel, van sijn schalcke Boeverijen, die hij bedreven heeft, seer ghenoechlijc met schoone figuren.*

Elle ne contient que 50 aventures, mais renferme une suite : « *Van den twedden Wlenspiegel moet ic een* » *weijnich laten hooren, te weten van Cornelis U. die veel* » *wonderlijcke eende veel leelijke stoute feijten bedreven* » *heeft*, etc. »

Encore une bonne édition des Aventures d'Ulenspiegel, et par ce mot, j'entends toutes celles que l'on n'a point farcies d'une foule d'historiettes controuvées, et évidemment ajoutées pour grossir le livret ; c'est celle imprimée en 1637 : *Wonderbaerlijke ende seltsame historie van Thijl Ulenspiegel, van zijne schalcke, listighe bootsen ende boeverijen, gedruckt bij broer Jansz.* L'auteur avance que son héros mourut en 1301.

Je crois qu'il est inutile que je dise qu'en Flandre, il existe une édition populaire, avec de mauvaises figures sur bois, imprimée à Gand, chez Van Paemel, et qui amuse les gens de la campagne.

Les Français ont un grand nombre d'éditions des Aventures d'Ulenspiegel ; la plus ancienne est celle qui

a pour titre : « Les Aventures Joyeuses et faits merveil-
» leux de Tiel Ulespiegel, ensemble les grandes fortunes
» à luy avenues en diverses régions, lequel par falace
» ne se laissait aucunement tromper : Le tout traduit de
» l'allemand en françoys. Livre fort récréatif pour ré-
» veiller les bons espritz. Lyon, par Jean Sangrain,
» 1559, in-16° de 109 pages. »

Une autre, sans date, in-16 de 170 pages, imprimée à Orléans, par Éloy Gibier, est indiquée comme *nouvellement reveue et traduite du flameng en françoys.* On dit la même chose dans celle d'Anvers, 1579, in-8°.

On peut, du reste, consulter à ce sujet Brunet, qui cite encore quatre ou cinq autres éditions.

Dans le recueil des plus illustres proverbes, mis en lumière par Jacques Lagniet. Paris, 1657-63, in-4°, fig. Le quatrième livre contient la vie d'Ulenspiegel, en trente-six pièces.

La langue latine moderne compte deux poëtes qui se sont emparés des aventures de notre aventurier, et les ont traitées, l'un en vers iambiques, l'autre en vers élégiaques. Le premier est Jean Nemius. Il y en a une édition de 1558, in-8°, et une de 1563, décrite par Freytag, dans son *Apparatus Litterarius,* t. 2, p. 1017.

Il croit ce livre imprimé à Amsterdam ; mais d'après une vignette placée à la fin du volume, où est représenté un cerf ailé, Gesner * croit que cette édition fut imprimée à Cologne par Eucharius Cervicornus.

Georges Corvinus imprima, en 1567, l'Ulenspiegel d'Agide Périandre, dont le véritable nom est, comme on sait, *Gilles Omma*. En voici le titre : « Noctuæ Spe-
» culum. Omnes res memorabiles, variasque et admira-
» biles, Tyli Saxonici machinationes complectens, ad-
» jectis insuper elegantissimis iconibus veras omnium
» historiarum species ad vivum adumbrantibus, an-
» tehac nunquam visis aut editis. Authore Agidio Pe-
» riandro, Bruxellensi Brabantino. Francof. ad Moen,
» in-8°. »

Cet opuscule comprend, en 210 pages, 102 histoires ou chapitres, et 103 jolies gravures sur bois, par

* Bibliothek der Romane, vol. 6, p. 112.

Jobst Ammon. Elles ont été grossièrement copiées dans les éditions populaires allemandes.

Dans la dédicace, Périandre nous apprend qu'il n'employa que six semaines à cet ouvrage, qu'il n'avait alors que 22 ans, et que c'était depuis trois ans seulement qu'il s'occupait de poésie.

Quant au style, Périandre est inférieur à Nemius; car souvent il est très-verbeux et quelquefois fort obscur; cependant il y a certains endroits agréables et coulants.



Percy, dans ses *Relics of ancient english poetry*, nous apprend que les anciens auteurs dramatiques anglais, font souvent mention d'un livre sur Ulenspiegel, qui a pour titre : *A merye Jest of a man that was called Howleglas.*

C'est une traduction du flamand. Dans la préface on dit qu'Ulenspiegel mourut en 1450, et à la fin de l'ouvrage on indique 1350, comme l'époque de sa mort.

Cette traduction anglaise étant fort curieuse, nous

en donnerons ci-après un extrait tiré de Percy, où l'on verra l'indication des sources *.

On ne peut point assurer qu'il y ait une traduction italienne de la vie d'Ulenspiegel, mais on doit conclure des paroles savantes de Crescimbini, qu'il est connu des Italiens : « Maro de Loro Romanzi (Dé Francesi), ne » rimangano alcuni tuttavia in essere per le librerie » famose d'Italia, ed oltre alla Tavola ritonda, ed a » quel di Turpino. Di molti fanno menzione il Ducange, » l'Uezio et prima de Loro Fanchet, come di quei di » Garilla, di Sangreale, di Tiel Ulespieghe, etc., che » possono anche essi aver servito a nostri Italiani. **»

Ainsi que tous les ouvrages qui ont eu une grande vogue, la vie d'Ulenspiegel a plusieurs fois servi de modèle à des imitations. Flögel indique les suivantes : *Der Jungere Eulenspiegel oder der schlecht erzogne mensch*, 1765, in-8°. Ce livre, orné de jolies gravures, est l'histoire d'un mauvais sujet, d'après nature. On y

* Ben Jonson's Poetaster, act. III, sc. 4. The masque of the fortunate Isles, Whalley's edition, vol. 2, p. 49, — vol. 6, p. 190. Garricks old plays, vol. 10.

** Istoria della volgar Poesia. Une partie de cette histoire a été republiée par T. J. Matthias. Lond., 1803, in-8°.

voit du talent et beaucoup de comique puisé dans la vie commune.

Der Roomsche Uylenspiegel ofte lusthof der Catholycken. Amsterdam, 1716, in-8°. C'est l'ouvrage de Jacob Lydius.

Leben und Meinungen des Till Eulenspiegel, 1779, *avec figures.* Roman populaire en deux parties; la première de 286 pages, la seconde de 204. L'auteur est Herzberg, trésorier et inspecteur des bâtiments, à Breslau.

Lucas de Leyden, chez lequel Albert Durer alla faire visite en 1521, à Anvers, composa, en cette même année, une gravure, aujourd'hui très-rare, que l'on nomme communément l'Espiègle ou l'Eulenspiegel. Elle a 6 pouces 4 lignes de hauteur, et 5 pouces 2 lignes de largeur. On n'en connaît guère que cinq ou six exemplaires; aussi le prix en est-il énorme. Cette estampe fameuse représente un homme jouant de la cornemuse en cheminant. Il porte deux enfants dans une hotte, et un troisième se voit sur l'épaule d'une femme qui marche à côté de lui, et qui mène par la bride un âne chargé de deux paniers, dans lesquels il y a trois autres enfants. La famille est précédée par Ulenspiegel, sous la figure d'un petit gar-

çon, ayant un hibou perché sur son épaule, et portant dans ses mains une cruche et un bâton. Un chien marche devant lui.

Au catalogue raisonné du cabinet de feu M. Marietti, par Basan, graveur à Paris, 1775, page 315, on porte : « La pièce rarissime de l'Espiègle avec deux copies, dont » l'une fut faite par Hondius en 1644, où il est écrit au » bas, en hollandais, que le prix de l'original était » alors de 50 ducatons. »

Voici les mots hollandais que Basan ne cite pas.

Dees eerste vorm is wech, men vinter geen voor ons
Want een papiere druck gelt vyftich ducatons.

H. Hondius, *excudit* 1644.

Sous l'estampe on lit : *Lucas Leydanus inv.*

La seconde copie est d'un graveur inconnu, mais également bien gravée.

Von Murr dit avoir vu l'une et l'autre, en 1756, dans la collection du docteur Parsons, à Londres. Les deux lui avaient coûté six guinées.

L'envoyé Suédois à La Haye, M. Van Spiring, paya 200 écus pour l'original, d'après l'assurance du major

Humbert dans *l'Abrégé Historique de l'origine de la Gravure,* p. 29.

Dans la *Saxonia Vetus* de Schneider, page 188, on voit que Knauth rapporta de Hollande une très-rare gravure du portrait d'Ulenspiegel, avec l'inscription : *Vera effigies Thyly Ulenspiegel.* Flôgel en a donné une copie dans ses *Geschichte des Hofnarren,* dans le savant travail duquel nous avons largement puisé.

A Breslau, il y a un buste de Ulenspiegel, par F. Felder. Il est représenté tenant en main une aiguille non effilée et riant. Ce portrait fut gravé par les soins de M. Herzberg, qui en orna la seconde partie de son livre, dont nous avons déjà fait mention.

La pierre sépulcrale qui se trouvait près de la tour de l'église de Damme, et que les uns disent être celle de Tiel Ulenspiegel, les autres celle du poëte Van Maerlant, attirait encore au XVIIe siècle une grande foule de visiteurs, qui embrassaient la première de ces deux opinions. Le concours était tel que, vers 1586, Jean-Baptiste Van Belle, docteur en droit, premier con-

seiller et greffier de la ville de Bruges, fit imprimer, par Laurent Doppens, demeurant en cette ville, rue Philips-Stock, un écrit pour prouver l'erreur du vulgaire.

Entraîné par son zèle ardent, il dit que c'est méchamment qu'on a supposé que cette pierre recouvrît la tombe d'*Ulenspiegel,* qui méritait d'être enterré sous la potence à cause du livre qu'il composa (!) et qu'en conscience l'on est obligé de brûler. On voit que notre secrétaire de la ville de Bruges n'était pas fort sur l'histoire littéraire.

Malgré cette publication, les curieux continuant à venir visiter la pierre tumulaire d'Ulenspiegel, le curé de Damme la fit retourner quelques années après, pour mettre ainsi un terme à cette affluence.

Dans la 4me livraison du 2me volume du *Belgisch Museum,* le savant éditeur M. Willems, dans un article sur Jacques Van Maerlant, a donné d'amples détails sur toute cette affaire, d'après diverses communications qui lui ont été faites. On y voit aussi la représentation très-fidèle et fort bien exécutée de la poutre de l'Hôtel-de-Ville de Damme, sur laquelle est sculpté le greffier-poëte Van Maerlant, assis devant un pupître et occupé à écrire.

Quelques-uns des renseignements qui se trouvent dans le *Belgisch Museum,* peuvent se lire dans une addition de la *Flandria Illustrata* de Sanderus, édition de La Haye, 1735, 3 vol. in-fol., p. 206 du tome deuxième.

DELEPIERRE.

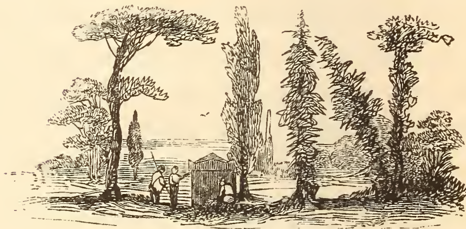


TABLE.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

